

84. EQUATEUR 2013

En Equateur du mercredi 4 septembre au samedi 5 octobre 2013

[Court chapitre de présentation de l'Equateur](#) (avec l'aide du Guide du Routard et de Wikipédia) :

L'Equateur est un pays de 283 560 km² (la moitié de la France) et de 15 millions d'habitants (53 au km²), dont 95% sont catholiques : 65% de métis, 25% d'Amérindiens en majorité de souche quechua, 3% de Noirs, 7% de Blancs et quelques Asiatiques. L'espérance de vie est de 76 ans. La population indigène a énormément souffert lors de la colonisation espagnole : les Espagnols, menés par Pizzaro, conquièrent le pays à partir de 1532 : massacres, travaux forcés entraînant la mort de centaines de milliers d'Indiens, tout cela, une fois de plus, avec la complicité de l'Eglise Catholique. Et, même après l'indépendance du pays en 1820, les Amérindiens ont toujours été exploités ; pourtant, la première grande insurrection indienne n'a eu lieu qu'en 1990 !

Aujourd'hui, une très grande partie de la population vit toujours en dessous du seuil de pauvreté, alors que le pays est riche, possédant une des plus grosses réserves de pétrole du monde. Le pétrole représente à lui seul 30% des ressources nationales ; mais à qui profitent ces milliards de dollars ? On peut vraiment se le demander... Malgré cette manne, l'Equateur a toujours une dette nationale considérable (13 milliards de dollars en 2006). L'Equateur est toujours le premier exportateur mondial de bananes.

L'Equateur est un très beau pays, recouvert sur la moitié de sa surface par la forêt. Les paysages sont très diversifiés ainsi que la population, ce qui en fait une destination touristique très appréciée et peu chère (sauf pour les Galapagos, îles chères). En 2000, la monnaie nationale, le Sucre, a été remplacée par le dollar américain, une monnaie alors forte et donc coûteuse, au grand dam de la population indigène qui perdit encore du pouvoir d'achat. Quant aux touristes, ils arrivent tout de même à se loger facilement pour 12 dollars la nuit et à bien manger pour 5 dollars, c'est vous dire si la vie en Equateur reste bon marché (pour eux...)



Mais parlons des Otavalos : (reprise d'un de mes anciens récits de voyage)

Otavallo est une ville située à 100 km au nord de Quito, dans la cordillère des Andes, à 2 580 m d'altitude.

Les Otavalos sont des Amérindiens de petite taille, assez trapus, la figure tannée par le soleil et le froid (un peu comme les Péruviens), joufflus, les pommettes hautes, les yeux noirs étirés qui rappellent leur origine asiatique, le nez souvent busqué, les oreilles assez grandes et quelque peu décollées à cause de leurs longs cheveux noirs tirés en queue de cheval ou en tresse. Bref, ils ont des traits qui peuvent quelquefois paraître assez ingrats à nos yeux. Et pourtant ils sont beaux, ils ont de l'allure, et de leurs vêtements se dégage une grande élégance. Les hommes sont pratiquement tout de blanc vêtus : pantalon large arrivant à mi-mollet, sandalettes de fibres tressées, chemise recouverte d'un poncho bleu marine et panama de feutre noir. Les jeunes de moins de 25 ans portent rarement ce costume, mais ont souvent un anneau à l'oreille (à l'image de leur chef Rumiñahui qui fut tué par les envahisseurs espagnols il y a bien longtemps) et une casquette américaine. Les femmes portent les mêmes sandalettes que les hommes, une longue jupe bleu marine ou noire fendue sur un seul côté, un corsage de dentelles recouvert par temps frais d'un chandail multicolore, une étoffe bleu-marine repliée sur elle-même et posée sur la tête, des pendants d'oreille et un collier de boules dorées enroulé une quinzaine de fois autour du cou.

Les Otavalos, plutôt sympathiques, sont en général artisans, petits commerçants ou artistes, surtout musiciens. La production discographique de musique andine est d'ailleurs fort importante ici. Vous-même avez sûrement rencontré des groupes de musiciens otavalos dans les rues de votre ville, car ils voyagent beaucoup, notamment en Europe, et ils sont facilement reconnaissables à leur cheveux longs et leurs instruments de musique (charango, marimba, guitare, tambour, violon, flutes diverses, percussions).



C'est la dixième fois que je me rends en Equateur, toujours pour voir mes amis et mes filleuls. En effet, j'y suis parrain de baptême de Rumi (15 ans) et d'Erick (9 ans), parrain de confirmation de Patricio (27 ans) et de Deïbi (18 ans). Cette fois, c'est Patricio qui se marie, le 22 septembre (il vit déjà maritalement avec Blanca depuis plusieurs années et ont une petite fille, Kelly, qui aura 4 ans ce même jour).



Mon filleul Patricio en 1999



Mon filleul Rumi en 2011

Mercredi 4 : Je me lève très tôt, premier métro, bus pour l'aéroport. Mon Airbus A318 d'Air France décolle de Marseille-Marignane à 7H, à l'heure. Il atterrit à Amsterdam avec 10 minutes d'avance, à 8H45. Aéroport propre, aux couloirs un peu étroits compte-tenu des véhicules électriques qui y circulent. Mais longues queues au contrôle des passeports puis au contrôle des bagages. Hollande terne, sans saveur, sans organisation. J'ai ma correspondance de justesse car, du coup,

l'avion décolle avec 45 minutes de retard, à 10H40. Ce Boeing 777-200 de KLM est complet, plus un seul siège de disponible. En plus il y fait très chaud, pas de système de ventilation individuelle. Impossible de regarder un film tellement l'écran est minuscule, mais bon choix musical. Cependant le déjeuner est très bon et le personnel de bord accueillant. Je n'arrive pas à dormir, je bouquine et ce vol de plus de 11 heures me paraît très très long (je vieillis...).

Atterrissage au nouvel aéroport de Quito avec 20 minutes de retard, à 14H55. Le décalage horaire avec la France est de -7H l'été (il est donc 21H55 en France). Je ne connais pas ce nouvel aéroport tout neuf (ouvert il y a quelques mois à peine). Il se trouve à une vingtaine de km au nord-est de Quito, la capitale de l'Equateur bâtie à 2850 m d'altitude (la plus haute capitale du monde après La Paz). Quito, avec ses 2,3 millions d'habitants, n'est pas la plus grande ville du pays : en effet Guayaquil compte 3,5 millions d'habitants.



Bienvenue en Equateur



Ma famille équatorienne

Après une longue attente pour le contrôle des passeports, je récupère mon sac. Ce n'est pas vraiment une surprise : Laura et trois de ses enfants, Deibi, Shucnina et Rumi, sont venus m'accueillir. Pour cela ils ont dû manquer la classe (pour les enfants) et faire 100 km en bus (plus de deux heures). Comme je suis heureux ! Les enfants ont bien changé en deux ans, c'est normal à cet âge. Nous prenons aussitôt un premier bus, qui nous laisse sur la Panaméricana, puis un second jusqu'à Otavalo, à une centaine de km au nord. La route principale étant fermée pour cause d'éboulement récent, nous devons faire un détour pour la rejoindre à la Mitad del Mundo (où passe le méridien de l'équateur). Me voilà arrivé à Otavalo, 2 580 m d'altitude ; il est 18H et il pleut ! Nous rejoignons la maison à pied en moins de 10 minutes. Cette année je ne loge pas à Los Lagos (où ne demeure plus que Patricio, sa femme et sa fille) mais à Tanque, l'endroit où travaille Alberto, le papa, qui surveille les citernes d'eau de la ville. Sa famille loge là dans une petite maison qui surplombe Otavalo, ils dorment tous les cinq dans trois lits dans la chambre principale tandis que j'ai un lit dans une petite pièce à côté (j'ai un peu honte). Je suis crevé et me couche dès 19H pour m'endormir aussitôt.



Vue depuis la maison, Otavalo



Otavalo de nuit vue depuis la maison

Judi 5 : Je me réveille vers 5H. Bien dormi, récupéré. Ce n'est pas le grand confort mais le lit est très bon et, avec des boules Quiès, je n'entends pratiquement pas les deux chiens, Rex et Chiry, qui surveillent la maison. Les toilettes et douche sont à l'extérieur, peu pratique la nuit. Mais tout cela est compensé par la plaisir de vivre avec mes amis. Après le petit-déjeuner et la séance de coiffure matinale (les longs cheveux des garçons étant difficiles à coiffer), j'accompagne Rumi au collège. Nous partons vers 6H35, c'est à 20 minutes à pied. Les classes ont lieu du lundi au vendredi de 7H à midi ou 13H. Deibi, Shucnina et Rumi vont tous les trois dans des collèges différents (Rumi est au collège Federico Paez, construit en 1985, sa classe est de 32 élèves). Tout le système scolaire équatorien a été rénové l'an dernier avec, semble-t-il, de bonnes et de mauvaises choses. Parmi les bonnes, le fait que l'école est devenue réellement obligatoire pour tous, y

compris pour les enfants des rues et que des aides sont octroyées aux familles les plus démunies des villages. La discipline a été renforcée (notamment au niveau des absences et retards) et les élèves n'ayant pas de résultats satisfaisants voient leurs vacances d'été réduites à 15 jours. Parmi les moins bonnes (à mon point de vue), le rythme scolaire a été totalement changé et toutes les vacances scolaires supprimées hors les deux mois d'été (plus qu'un jour à Noël et à Pâques). Quant aux profs qui n'étaient pas d'accord, ils ont eu le choix entre respecter ces nouvelles dispositions ou chercher un autre travail pour laisser leur place aux chômeurs qui veulent travailler (ça c'est de l'efficacité !). Fermons la parenthèse... (avant que je ne me mette le milieu enseignant français à dos...)



Laura coiffe Rumi, Otavalo



Collège de Rumi (Federico Paez, 1965), Otavalo

Le ciel est très nuageux (quelques rayons de soleil passeront dans la journée). Petit tour en ville pour prendre mes repères. Elle s'embellit d'années en années. Le maire, qui est un indigène, en prend soin. Retour à la maison. Malgré l'altitude je ne suis pas trop essoufflé. Alberto et deux autres employés repeignent l'extérieur de la maison et les abords. Quant à moi, je discute avec Laura et prends des nouvelles de toute la famille. Sandra, sa fille qui va avoir 25 ans, passe nous rendre visite avec sa petite Nashly âgée de 13 mois. La matinée se passe rapidement, les enfants reviennent du collège entre 12H30 et 13H30. Repas local à base de riz et tomates, accompagné d'un jus de fruit maison, jus de tomates de arbol (je ne sais pas comment cela s'appelle en français). Avec Deibi et Rumi je me rends ensuite au centre consulter deux agences de tourisme. Le trek de deux ou trois jours que j'avais prévu jusqu'au sommet du volcan Cotacachi (4 939 m) n'est pas possible, le sommet étant fermé. Je vais essayer de le remplacer par un autre, mais c'est difficile. Plus tard Laura, Luis, Patricio et Blanca nous rejoignent pour faire quelques courses dans un nouveau supermarché avant de rentrer à la maison. Le décalage horaire me joue des tours, je suis encore fatigué ce soir et vais me coucher juste après le repas, dès 21H.



Parc Bolivar, Otavalo



Nouveau passage, Otavalo

Vendredi 6 : Très bonne nuit. Ciel encore très chargé, c'est assez courant à Otavalo, les nuages étant arrêtés par la cordillère des Andes. Une fois les enfants partis au collège, je peux enfin prendre une douche, avec un seau d'eau chaude. Alberto change peu après le système de chauffage de l'eau intégré dans la pomme de douche, l'ancien ayant grillé. Puis je travaille un peu et me rends vers 11H au centre, place Bolivar, pour utiliser Internet en Wifi gratuit, mais évidemment aujourd'hui ça ne fonctionne pas ! Alors je vais chez mon ami Jorge qui tient une agence de tourisme, je peux utiliser son Wifi sans problème durant deux heures. Et là, ça marche bien ! Je peux relever mon courrier (énormément de spams en ce moment et de tentatives d'escroquerie), mettre à jour ma page Facebook et mon site Web et faire des recherches touristiques pour les jours à venir. Après avoir acheté des petits pains (les seuls qu'on trouve en Equateur) et du fromage, je rentre déjeuner à la maison. Soupe de poulet et maïs grillé au menu (le maïs est, avec le riz, la céréale la plus utilisée ici).



Au Pregon de la Jora, Cotacachi



Au Pregon de la Jora, Cotacachi

Depuis samedi, c'est la Fiesta del Yamor à Otavalo, fête fréquentée surtout par les « mestisos » (les métis d'indigènes et de Blancs). En fait, pas grand-chose d'intéressant au programme. Alors, avec Rumi, je me rends à Cotacachi, un bourg situé à une douzaine de km d'Otavalo (30 minutes de bus bondé).

Là se déroule le Pregon de la Jora, un défilé dans le genre carnaval : des communautés, des associations, des entreprises, des écoles défilent, souvent en dansant et quelquefois en distribuant des fleurs ou des bonbons. Quelques fanfares aussi. Les déguisements et les costumes traditionnels sont vraiment superbes. C'est très sympa et l'ambiance bonne enfant est agréable. Regarder le comportement des spectateurs est aussi une bonne étude de mœurs. Les groupes sont très nombreux, peut-être une cinquantaine. Cela dure près de trois heures, durant lesquelles nous restons debout, ce qui n'est pas très bon pour mes pauvres jambes. Je suis complètement crevé en rentrant à la maison et me couche encore de bonne heure, incapable de faire quoique ce soit.



Jeune Otavalo, Cotacachi



Pregon de la Jora, Cotacachi



Pregon de la Jora, Cotacachi

Samedi 7 : Levé à 5H, je me prépare. Laura est partie vers trois heures à Quito pour travailler au marché du week-end (vente de vêtements indigènes) au marché de Quito. Alberto part travailler lui aussi vers 5H15. Je réveille un peu plus tard Deibi et Rumi, nous déjeunons puis partons à 6H pour le terminal de bus. En effet, je leur offre un week-end à Chachimiro, où nous étions déjà allés en janvier 2010. C'est un lieu situé à 2 560 m d'altitude où se trouvent plusieurs piscines et bassins, ainsi qu'un centre de balnéothérapie, alimentés par des sources d'eau chaude. Nous prenons d'abord un bus pour Ibarra (25 km, 30 minutes) puis un autre pour Chachimbira, (28 km, 1 heure).

Arrivés un peu avant 9H, nous prenons une chambre avec pension complète. Les prix ont doublé en trois ans, le centre ayant changé de direction (il s'appelle maintenant Santa Agua). Il faut dire que la chambre, dans un bâtiment tout neuf, est belle : grande, propre, avec salle d'eau, télévision câblée, balcon, un lit double et deux lits superposés très larges.

Peu après, nous voilà dans notre piscine favorite, équipée d'un petit toboggan. L'eau est chaude mais l'extérieur l'est moins, le ciel étant la plupart du temps couvert, ce qui ne m'a pas empêché d'attraper un coup de soleil sur le visage. Séance de massage hydraulique et bain turc.



Au Pregon de la Jora, Cotacachi



Au Pregon de la Jora, Cotacachi

A 13H, nous déjeunons, au-dessus de la piscine, assez correctement : bonne soupe de maïs, poisson grillé accompagné de riz, tomates et oignons et flan minuscule. Bon, j'ai encore faim en quittant la table (mais j'ai plus d'une dizaine de kilo à perdre). Après-midi baignade, surtout pour les jeunes, et lecture pour moi au bord de la piscine où je n'ai pas chaud. Assez peu de monde, quelques familles et couples, c'est plutôt calme.

Retour dans la chambre vers 17H. Dès 18H, la nuit s'installe... Diner correct à 19H puis, dans la chambre, je commence à trier et travailler mes photos alors que mes filleuls regardent la télé. Extinction des feux à 21H, tout le monde est fatigué par cette longue journée de plein air.



Vue depuis notre chambre, Santa Agua, Chachimbiro



Rumi se lance, Santa Agua, Chachimbiro

Dimanche 8 : Très bonne nuit, je me lève à 6H et poursuis mon travail sur mes photos en laissant les jeunes dormir. Sur les 499 photos prises ces deux derniers jours, j'en garde finalement 135, ce qui est déjà pas mal. Je réveille finalement mes filleuls à 8H et nous allons prendre notre petit-déjeuner avant de nous rendre à la piscine pour la matinée. Comme hier, ciel très couvert, passage de gros nuages mais ça se dégage toutefois vers 10H30 et, là, le soleil tape rudement. Beaucoup plus de monde aujourd'hui qu'hier. Nous partons délivrer notre chambre à midi puis déjeunons dans un petit restaurant à proximité, dans l'enceinte du centre.



A Santa Agua, Chachimbiro



Rumi se déchaîne, Santa Agua, Chachimbiro

J'offre ensuite une demi-heure de balade à cheval à Deibi et Rumi (c'est la première fois que ce dernier monte). Ils sont ravis. Pendant ce temps, je me sers du Wifi très lent près du bureau, dehors sur un banc. De minuscules moucherons m'assaillent et me piquent alors que je travaille, c'est bien désagréable. Revenus vers 14H, les enfants retournent se baigner et je les rejoins une heure plus tard. Il fait assez beau cet après-midi et la température extérieure doit dépasser les 20 degrés. Nous nous changeons vers 16H30 et rejoignons l'arrêt de bus. Ce dernier s'en va à 17H pile, je pensais qu'il n'y aurait pas de places pour tout le monde, mais si. Une heure de route pour Ibarra puis autre bus de suite pour Otavalo. Nous sommes à la maison à 19H30. Diner, ordinateur et préparation de mon sac pour demain.



Rumi et Deibi, Santa Agua, Chachimiro



Deibi et Rumi à cheval, Santa Agua, Chachimiro

Lundi 9 : Après le petit-déjeuner, je quitte la maison avec Deibi à 6H30. Un taxi me dépose à la gare routière et déposera Deibi plus loin à son collègue. Pour la première fois depuis bien longtemps, c'est tout seul que je me rends à Sua voir mon autre filleul. Deibi et Rumi voulaient m'accompagner, évidemment, mais c'est leur seconde semaine de collège et je n'ai pas voulu qu'ils la ratent, d'autant plus que les contrôles d'absentéisme sont maintenant sévères, comme je l'ai déjà dit. Je prends un bus pour Ibarra puis un autre, de justesse, à 7H30, pour San Lorenzo. A mi-chemin, à la frontière entre les régions de l'Imbabura et du Carchi, petit arrêt à un barrage de police et vérification des papiers d'identité. Beaux paysages de vallons très verts et quelques villages quelconques sur la route. Et, peu après 11H, me voici arrivé à San Lorenzo. Le bus me dépose devant mon hôtel. 195 km en moins de 4 heures pour moins de 4 euros. En Equateur, les routes étant maintenant plutôt bien entretenues, les temps de voyage raccourcissent, tant mieux. A cette heure, j'aurais pu prendre un autre bus pour Esmeraldas afin d'arriver à Sua ce soir, mais j'aime bien cette étape de San Lorenzo, une ville côtière indolente proche de la Colombie et habitée en grande partie par des Noirs, descendants d'esclaves.



Statue, San Lorenzo



Lancha de transport de voyageurs, San Lorenzo

Ici le ciel est aussi gris qu'à Otavalo mais la température est bien plus élevée, une bonne trentaine de degrés humides. Je suis en effet passé de 2 580 m d'altitude à zéro sur la côte Pacifique, ça fait une belle descente. Je m'installe dans une chambre avec salle d'eau, télé et ventilateur pour 7 euros. Je pars me balader puis déjeune dans la rue principale pour deux euros (voilà, vous avez une idée des prix pratiqués ; l'endroit, non touristique, demeure très bon marché). Promenade dans les quartiers lacustres (et insalubres, surtout à marée basse) près du port de pêche. Certains endroits ont été bien rénovés mais d'autres laissés totalement à l'abandon (notamment un pont piétonnier semblant tenir par l'action du Saint-Esprit complètement bouffé par la rouille et extrêmement dangereux).

Sur le ponton principal de la ville, arrêt lecture, assis sur un banc. Pas de chance, il se met à pleuvoir en milieu d'après-midi. Je rentre à l'hôtel travailler un peu. Puis je cherche un Internet-café avec Wifi, il n'y en a pas a priori. Une dame que je connais depuis plusieurs années me propose d'aller chez elle où son neveu a du Wifi. Et ça marche, ce qui me permet de me mettre complètement à jour en une heure. Mais j'ai l'impression qu'elle ne veut plus me laisser partir ! (sourire).



Pirogue, San Lorenzo



Enfants, San Lorenzo

Mardi 10 : Il a plu pratiquement toute la nuit. Je prends le bus direct pour Esmeraldas à 6H15. Malheur ! Une Noire énorme vient s'asseoir à côté de moi ou, devrais-je plutôt dire, sur moi. Au secours ! Je ne peux plus respirer ! Ayudame ! Me voyant pratiquement sans vie, elle se soulève difficilement et change de place. Ouf ! Sauvé ! Il faut dire que les femmes noires du coin sont particulièrement volumineuses (je parais maigrichon à côté) et que les sièges des bus sont bien étroits. La route est bonne, le voyage se déroule finalement bien et j'arrive au terminal d'Esmeraldas, assez mal situé car très loin, un peu avant 9H. Autre bus pour Sua où je mets le pied à 10H. Sua !

Ce village change continuellement : en ce moment, la parc est en train d'être refait et l'accès au petit port de pêche aménagé d'une toiture. Je passe au comedor (restaurant de rue) de Kelly, la grand-mère de mon filleul Erick, et salue une petite partie de la famille (elle a une dizaine d'enfants), notamment Maria Angelica (maman d'Erick).

Je vais ensuite m'installer à l'hôtel (grande chambre avec salle d'eau pour 8 euros la nuit) où je suis le seul résident (les vacances d'été sont terminées depuis 10 jours et Sua s'est vidée). Je profite un peu de la piscine, pas très claire, ça me délasse. Les patrons de l'hôtel sont absents cette semaine, il y a juste une employée de jour et un de nuit. « Quand le chat s'en va, les souris dansent », proverbe bien à propos pour la tenue de l'hôtel : détritux par terre, piscine non entretenue, etc. Bon, passons...



Marée basse, Sua



Port de pêche, Sua

A 13H15, je vais chercher Erick à l'école où il ne voulait pas aller ce matin pour m'attendre. Comme il est heureux de me voir ! En deux ans il a grandi, mais sans trop changer : un peu maigre, blondinet et des yeux merveilleux. On voit assez peu que c'est un moreno (métis de Noir et de Blanc), comme beaucoup d'habitants ici. Il va avoir 9 ans en novembre et préfère le football à l'école (tiens, tiens, comme c'est bizarre !). Pour la petite histoire, Erick a été appelé ainsi à mon hommage (d'après mon pseudo Didier Frédérick). C'est au moins le quatrième gamin dans ce cas, puisqu'au Cap-Vert deux frères ont aussi appelé leur fils Diego (équivalent de Didier) et Dérick et, ici à Sua, un ami a appelé son fils Didier (ce n'est pas un prénom usuel ici) ! Surprenant et amusant.

Je déjeune ensuite au comedor de Kelly, d'un plat dont je raffole, une ceviche de camarones : riz accompagné de crevettes au citron, de tranches bananes-plantain grillées, et debout de tomates et oignons. Un délice ! Frais et léger. A savoir : l'Equateur est le troisième producteur mondial de crevettes et le premier de bananes.

Et l'après-midi se passe, sous le ciel gris. Un petit vent rafraichit l'atmosphère, il ne doit pas faire beaucoup plus de 20 degrés. Balade avec Erick et sa sœur Mayumi (10 ans), nous allons voir leur père, Cristian, qui travaille avec sa mère dans un restaurant au bord de la plage. La marée remonte, ce matin l'eau était très loin et las barques de pêcheurs échouées sur le sable. Je rencontre Richard, l'ancien maire de Sua que je connais depuis longtemps et nous discutons un moment. Dîner de bonne heure au comedor : crevettes panées, j'aime beaucoup moins. Quelques gouttes de pluie et je rentre me coucher tôt.



Avec mon filleul Erick, Sua



Rue de Sua

Mercredi 11 : Temps gris. Dès 6H, je pars me balader vers le port de pêche, juste derrière mon hôtel ; mais aucune activité, les pêcheurs ne rentrent pas encore, dommage. 45 minutes plus tard, je récupère Erick et Mayumi et nous allons déjeuner près de la plage d'une soupe de poisson où flottent des filets de maquereaux et des bananes frites. Autre plat que je trouve délicieux. De toute façon, je n'ai pas le choix, tous les restaurants sont fermés à cette heure (alors qu'en saison touristique ils ouvrent très tôt).

Je les accompagne ensuite à leur école, une école religieuse pas vraiment bien entretenue (la cour est sale : merdes de chiens, papiers, gravats, détritiques en tout genre). Ici, le sens de la propreté n'est pas le même que chez nous (quoique à Marseille...). A 7H30, petite séance de gymnastique puis prière avant que les élèves en uniforme rentrent en classe.

Je continue ma balade sur un chemin bordé de fincas (propriétés rurales). La végétation est belle à Sua, tout pousse. De retour dans ma chambre, je fais une stupidité : pour recharger mon iPod je le branche sur mon ordinateur et je perds tous mes fichiers, musicaux et autres. Plus rien sur l'iPod et je ne sais comment faire. Je ne pourrai plus écouter de musique jusqu'à mon retour à Marseille, c'est la m.....



Soupe de poisson avec Erick et Mayumi, Sua



A l'école Christo Rey, Sua

En milieu de matinée, je passe 80 minutes au Centre Internet à côté de mon hôtel. Pas de Wifi mais, avec un câble, ça marche plutôt bien. Puis je me rends, bien après la sortie du village, chez mon ami Diego qui, pour moi, a appelé son fils de trois ans Didier (je l'avais oublié celui-là, hier). Je connais Diego depuis mon second séjour à Sua, en 2000 ; il avait alors une douzaine d'années, possédait un tricycle-taxi et pédalait fort pour transporter les touristes. Aujourd'hui, et c'est dommage, pratiquement tous ces vélos-tricycles ont été remplacés par des motos-tricycles : bruit, pollution, moins de sport mais plus de rapidité. Ils sont fabriqués en Chine par Dayang (?)

Un peu plus tard et un peu plus loin me voici chez un autre ami, Antonio, que je connais lui aussi depuis la même époque. De l'âge de Patricio (27 ans), il était venu passer quelques jours à Otavalo chez ce dernier en 2000. Je suis bien accueilli par sa famille et même invité à déjeuner (riz et poulet). Famille pauvre de neuf enfants dont le papa est décédé et que j'avais un peu aidée, notamment en les aidant à créer un élevage industriel de poulets qui sont tous morts de maladie. Les plus jeunes frères et sœurs ont bien grandi, le dernier a maintenant dix ans et demi. Antonio me ressort les photos des années 2000. Souvenirs, souvenirs... Antonio m'emmène faire un petit tour avec la moto-tricycle d'un collègue. Nous passons voir Istali, son frère de 20 ans qui est muet et travaille dans un restaurant près du parc. Il semble vraiment très heureux de me voir. Puis Antonio me laisse devant l'hôtel où nous discutons du prix d'une éventuelle balade en mototaxi pour demain il doit voir avec le propriétaire du véhicule).

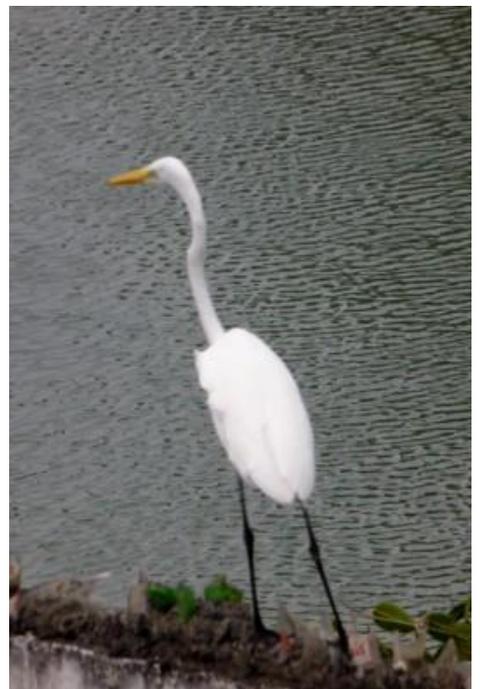
Erick, Mayumi, Maria-Cristina et Jon, un de leur cousin, me rejoignent à la piscine de l'hôtel durant deux heures. Ça y est, Erick sait enfin nager ! L'eau est assez fraîche et toujours peu claire. L'air est frais aussi, une légère brise souffle. Le soir, dîner d'une ceviche de camarones chez Kelly.



Maria Angelica, maman d'Erick, Sua



Erick, Sua



Grande aigrette, Sua

Jeudi 12 : Réveil vers 5H30, une demi-heure avant le lever du jour. A 6H45, je prends mon petit-déjeuner dans la rue, une soupe de poissons comme hier, en compagnie d'Erick et de Mayumi. Puis, vers 7H, Antonio vient nous chercher en mototaxi. Après avoir déposé les enfants à leur école, nous récupérons le conducteur du véhicule au passage. Il s'appelle aussi Erik (sans C) et n'a que 17 ans. Nous partons pour une balade en boucle d'environ 150 km le long de la côte Pacifique, au sud-ouest de Sua, avec un retour par l'intérieur. Le ciel est toujours gris, malheureusement. Arrêt d'une demi-heure à Tonchigue, un village de pêcheurs où le tourisme est peu présent. Erik y fait l'entretien et la vidange d'huile de sa moto, puis fait le plein d'essence. En Equateur, pays producteur, l'essence est bon marché, environ 0,40 euros le litre.



Squelette de baleine, Estero de Platano



A Quingue

Nous continuons et passons par Punta Galera, Estero de Platano (où est exposé le squelette d'une baleine) et Quingue, un autre tout petit village de pêcheurs. La végétation est luxuriante, forêts et plantations. Troupeaux de vaches et hommes à cheval. Beaucoup d'oiseaux aussi. D'autres minuscules villages bordent la route, qui grimpe, redescend, tourne et vire et finit par se transformer par une piste assez mauvaise et boueuse. Ça devient vraiment tape-cul et désagréable jusqu'à San Francisco, gros village bordé par l'océan Pacifique et le rio San Francisco, où nous arrivons vers 11H.

Après une petite balade à pied, nous en repartons par une piste un peu meilleure jusqu'à Muisne où nous retrouvons la route principale, traversons El Salto, repassons à Tonchigue et arrivons à Sua vers midi et demi.

A l'entrée de Sua, une bonne piste nous amène à Guachal et Muchin, deux petits villages perdus dépendant de Sua que je connais déjà.

Et, vers 13H30, me voici de retour à l'hôtel, ravi de ce périple. Je déjeune chez Kelly de quatre excellentes petites langoustes accompagnées de riz et bananes grillées. Après une petite sieste, je me balade dans Sua et rencontre quelques amis : Victor, Ulysse (le frère de Diego), Cristhian, Sununo.

La nuit tombée, Ulysse m'accompagne chez Diego ce qui me permet de rencontrer le petit Didier, très mignon (forcément, quand on s'appelle comme cela...). Dîner au comedor de Kelly en compagnie de quatre de ses filles, d'Erick et de Mayumi. Cristian, le papa d'Erick, me propose de venir pêcher au filet avec eux samedi toute la journée (pour 16 euros de carburant). J'accepte. Soirée sympa.



Nature flamboyante, vers Quingue



Eglise de San Francisco

Vendredi 13 : Comme les jours précédents, petit-déjeuner avec Erick et sa sœur et, en plus leur cousine Maria-José (qui est amoureuse de Rumi et regrette qu'il ne soit pas venu. Ah ! Les amours enfantines...). Erick ne va pas à l'école ce matin, autorisation de la maîtresse. Avec lui, je vais assister au retour des pêcheurs, à la pointe du village. Pas mal de monde : certains vident leur bateau, vendent leurs poissons, d'autres rangent les filets ou simplement regardent, comme moi. Des oiseaux sont perchés dans les arbres, espérant des débris de nourriture, surtout des pélicans, mais aussi de grandes aigrettes et des vautours. Spectacle coloré qui me passionne toujours.



A Sua



Une lancha, Sua

Puis je pars à Atacames en mototaxi avec Erick et Maria Angelica, sa maman, afin de changer des chèques de voyage à la banque (sans succès). Nous continuons alors en taxi jusqu'à Esmeraldas, où mes chèques de voyage ne sont pas acceptés non plus mais où je peux retirer de l'argent avec ma carte bleue.

Là, dans la capitale de la région éponyme, nous faisons quelques achats pour mon filleul (chaussures, vêtements) et sa sœur, d'abord au centre, puis au marché près du terminal de bus. C'est ma contribution normale de parrain (en plus des frais d'école privée). Il fait soleil aujourd'hui et surtout très chaud, ça change.



Transport de poissons, Sua



Au port, Sua

Vers 13H, après avoir mangé deux empanadas, nous rentrons en bus à Sua. J'y rencontre Fernando et Mitchell, deux autres amis, avec qui je discute un moment. Puis, alors qu'Erick est parti à son entraînement de foot à Atacames, je m'offre deux heures d'Internet, le système étant beaucoup moins performant que mercredi (il faut venir le matin, moins de connexions). Et l'après-midi se passe encore rapidement. Même pas eu le temps de me plonger dans la piscine ! Après une ceviche chez Kelly, je rejoins ma chambre et travaille une heure avant de me coucher.

Samedi 14 : Grand jour : je dois aller à la pêche au filet toute la journée avec Cristian, son fils Erick (mon filleul), Jon (le cousin de ce dernier) et un autre adulte. Pourvu que cela se fasse : en 2011, Je devais déjà y aller mais Cristian avait fait la fête et ne s'était réveillé qu'à midi ! De plus, la météo annonce un peu de pluie, je ne sais comment m'habiller. Il paraît que ça bouge pas mal aussi en lancha et que je risque d'avoir le mal de mer, je prendrai de la Nautamine, on ne sait jamais. Bon, je verrai bien...

De bonne heure je vais voir les pêcheurs rentrer puis prends mon petit-déjeuner chez la mère de Cristian en compagnie d'Erick, déjà là. Il est si heureux d'aller pêcher. Les bateaux sont attachés sur les rives du rio Sua et il faut tenir compte des marées pour parcourir les 300 mètres qui rejoignent la mer, car l'embouchure de la rivière est à sec à marée basse. Nous partons peu après 8H et, effectivement, ça bouge pas mal dehors. Cristian me passe heureusement un haut de ciré, qui se révèle indispensable pour ne pas être trempé. Nous longeons la côte vers le nord, passons Atacames et Tonsupa pour jeter le filet un peu plus loin.



Départ à la pêche, Sua



A la pêche, Sua

En fait, je ne suis là qu'en tant que spectateur, Cristian et un grand noir s'occupe de jeter le filet (ça c'est facile) qu'ils remonteront deux heures plus tard. Deux heures à ne rien faire, je n'ai pas amené de bouquin. Seuls les deux gamins pêchent à la palangrotte, mais n'attrapent pas grand-chose. Pour relever le filet, qui fait bien 300 m de long, c'est une autre histoire, il faut de la poigne et cela dure plus d'une heure. Le premier coup n'est pas très bon, peu de poissons (enfin, une trentaine, ce qui pour moi est déjà pas mal) et quelques crevettes géantes. Nous revenons alors sur nos pas (si l'on peut dire), presque devant Tonsupa où le filet est de nouveau jeté. Encore une longue attente, nous pique-niquons (en fait, ils n'ont rien amenés et bouffe mes sandwiches !) puis, vers 15H30, ils commencent à relever le filet. Les prises sont plus importantes cette fois, au moins 70 poissons, beaucoup d'espèces différentes, sans compter les trop petits et les non-comestibles rejetés à l'eau (mais souvent happé au passage par des pélicans et des albatros). Il faut aussi enlever du filet les détritiques : algues, morceaux de corail, sacs en plastique, bouteilles... Nous rentrons à Sua vers 17H, à marée basse et je débarque, trempé, sur la plage. Heureusement mon sac et appareil photo était dans un endroit sec. Pas fait grand-chose mais le grand air m'a fatigué (pas de pluie finalement et même quelques moments ensoleillés). Je dine et me couche assez tôt. Le patron de l'hôtel est rentré et le Wifi fonctionne maintenant.



A la pêche, Sua



Une petite partie de la pêche, Sua

Dimanche 15 : Ciel gris... Pas eu ma soupe de poissons ce matin, à 8H il n'y en avait plus. Alors, chez Kelly, petits pains, deux œufs au plat, café et jus d'orange. Mon filleul doit dormir encore : normal, le dimanche. Je me rends au projet de lotissement sur la colline de la Playa Nudista, où Fernando est gardien et me laisse entrer pour visiter ce site. J'aimais beaucoup y aller avant, c'était un coin vert et tranquille. Maintenant plusieurs routes sillonnent l'endroit, où un hôtel d'une dizaine d'étages et de nombreuses villas pour riches sont prévues. Que c'est dommage ! L'Equateur détruit sa côte pacifique en construisant partout. J'aimais Sua pour son authenticité, seul village encore préservé sur toute la côte (plus de 800 km). Mais pour le moment, ici, tout est à l'arrêt, aucun lot ne s'est encore vendu. Des arbres, surtout des palmiers, ont été plantés tout le long des routes (au moins ça de bon). Nombreux petits oiseaux partout, ça piaille, ça siffle, ça chante. Bruits dans les fourrés (des serpents ?). Belle balade d'une heure, avec une très belle vue sur Sua et ses environs. Pas de soleil mais il fait chaud, lourd même (29°).



Vue sur Sua

Un peu plus d'animation ce week-end, des familles étant venues de l'intérieur pour profiter de la mer. Tous les restaurants, fermés la semaine, sont ouverts le week-end. Sur la promenade du bord de plage, les paillettes-bar diffusent de la musique assez forte. Ceviche de camarones chez Kelly à midi, puis balade dans le village en compagnie d'Erick, de Mayumi et de Maria Cristina. Rencontre d'amis, notamment de Victor, le grand-père d'Erick. Balade qui se termine dans la piscine de l'hôtel, à l'eau toujours trouble. Ça fait du bien quand même. Mercredi, j'ai appris à nager à Erick ; aujourd'hui, on dirait un poisson dans l'eau ! Diner chez Kelly, les enfants ne me quittent pas. Erick et Mayumi m'aiment visiblement beaucoup. Je suis heureux !



Plage le dimanche, Sua



Avec Mayumi et Maria Cristina, Sua

Lundi 16 : Temps gris. A 6H45, avec Erick et Mayumi, en bels uniformes scolaires, nous changeons d'endroit pour déguster notre encebollado quotidien. Mais il est moins bon que d'habitude, et plus cher aussi... L'encebollado de pescado est la soupe de poissons dont je vous ai déjà parlée. Non pas la fameuse soupe de poissons de roche marseillaise, inégalable (ah, celle du Mérou, à Niolon... Celle-ci rouille moins), mais une autre recette, spécialité locale de la côte pacifique équatorienne, qui se mange surtout au petit-déjeuner, quelquefois, mais plus rarement, au déjeuner. Allez, je vous livre sa composition, recueillie sur place (et complétée par des recherches sur Internet) : cette soupe à base de filets d'albacore (thon jaune) est composée de yucca (manioc), d'oignons rouges et de cubes de tomate (ou de sauce tomate) avec des ajouts d'ail, de persil, de coriandre, de cube Maggi. On l'assaisonne ensuite d'huile d'olive, de moutarde, de piment et de citron, et on y effrite des chifles (chips de bananes plantain). C'est en général excellent (pour un peu plus d'un euro). Après quoi, j'accompagne les petits à l'école et prends quelques photos dans la cour : mouvements de gymnastique, prière et

salut aux couleurs. Ils sont beaux, ces enfants, dans leur uniforme... Je m'arrête ensuite une bonne heure pour bouquiner sur une place à l'entrée du village, croise Richard en revenant, puis discute avec Maria Angelica sur la façon de faire de son mari vis-à-vis de moi (je ne suis pas une banque...) et rentre à l'hôtel pour tapoter une heure sur mon ordinateur. Maintenant que j'y ai du Wifi, c'est super (même si elle ne marche pas toujours bien).



Erick à l'école, Sua



Erick dans sa classe, Sua

Après ma ceviche de camaron, je me promène, flâne, hume l'air marin et bouquine. Erick ne revient de l'école que vers 16H, il avait pas mal de devoirs (en fait les élèves sortent à 13H, sauf ceux qui restent en études jusqu'à 15H). Puis il joue au ballon avec des copains, il est amusant, tout petit, gringalet (un peu comme moi, quoi...).

L'après-midi passe vite. Je lis depuis presque une semaine un livre intéressant mais pas facile : « Les veines ouvertes de l'Amérique latine ou l'histoire implacable du pillage d'un continent », par Eduardo Galeano. Il résume, chiffres à l'appui, la terrible histoire des amérindiens puis des esclaves noirs depuis la découverte du document jusqu'à 1970, date de publication du livre. C'est terrible ! Et aujourd'hui encore les Etats-Unis et l'Angleterre (principalement) continuent à piller et à appauvrir tous ces peuples. Une honte !

Soirée chez les parents d'Erick qui m'ont invité à dîner (comme quoi la discussion de ce matin avec Maria Angelica a porté ses fruits). Au menu : riz, lentilles, tomates et oignons accompagnent une bonne portion d'un poisson frit provenant de la pêche de samedi. C'est bon (sans plus, car je ne suis pas amateur de poisson, surtout frit). Mais ça me fait surtout très plaisir d'être avec cette famille ce soir.



Maria José, Comedor Maria José, Sua



Repas chez Erick, Sua

Mardi 17 : Encebollado sur le bord de mer avec les enfants que j'accompagne ensuite à l'école. Balade jusqu'au collège public (abords très sales) où je rencontre Carlos, un ami de longtemps, qui a maintenant trois enfants, puis Diego. Que d'élèves ! Il en arrive de partout ! Des centaines et des centaines ! Mais où sont-ils donc l'après-midi, lorsqu'ils ne sont pas à l'école ? Il faut dire que les familles nombreuses sont légions ici. Par exemple, Kelly a 10 enfants, Cristina attend son sixième, Estrella son neuvième (elle compte se faire ligaturer après), Diego et Ulysse ont 7 frères et sœurs, Antonio en a huit ou neuf, je ne sais plus, Victor en a huit et Luis neuf, etc. etc... Mais les familles sont tout de même moins nombreuses qu'avant. A titre d'exemple, Kelly a 25 frères et sœurs et son mari aussi ! Alors ils sont tous pauvres, vivant dans des cases de bambous, souvent sans douche ni toilettes. Ils ne mangent pas trois fois par jour mais ne sont pas spécialement maigres pour autant. Et comme il n'y a pas beaucoup de travail, surtout hors des vacances scolaires...

Comme hier, je reste un moment à bouquiner sur la place où trône la statue de Nelson Estupiñan Bass, un poète de la région. Un employé municipal nettoie la place, jonchée de papiers et débris. « Ils sont sales, les gens d'ici ! ». « Ce sont des porcs » me répond-il. Malgré tout, je trouve Sua un peu plus propre qu'avant (je l'appelais alors Sucia, ce qui veut dire sale) ; des poubelles ont été installées en de nombreux endroits.



Le voilà, le fameux encebollado, Sua



Garage mécanique, Sua

Ceviche de poulpe chez Kelly, pas génial, j'aurais dû le demander « a la plancha » (grillé). Tiens, une cliente originale promène son bébé dans une brouette. Je suis un peu fatigué depuis ce matin (de ne rien faire ?) et vais faire une bonne sieste, jusqu'à 16H30 ! Petite fièvre. Dafalgan. Lecture le reste de l'après-midi au comedor. Autour de moi les enfants s'amuse.

Je comptais quitter Sua ce matin pour aller à San Lorenzo puis Otavalo, mais je n'y suis pas arrivé. Demain ?

Repas de nouveau chez Erick ce soir, et c'est bon : langoustines en sauce et riz.

Et déjà deux semaines que je suis en Equateur !



Erick et le tricycle, Sua



Repas de langoustines chez Erick, Sua

Mercredi 18 : Encebollado matinale avec les enfants. Rencontre de Cristian (un troisième) que je n'avais pas encore revu, il est en terminale à Atacames et ira l'an prochain à l'université de Guayaquil, plus performante, me dit-il, que celle de Quito. Une heure de lecture au square, je termine « Les veines ouvertes de l'Amérique latine ou l'histoire implacable du pillage d'un continent », c'est édifiant. Ce livre très bien documenté m'a fait découvrir l'histoire (plus ou moins) cachée du continent américain, la politique colonialiste financière et guerrière des USA et les dessous du FMI avec ses dérives.

Puis, à moto taxi, je me rends sur la nouvelle route qui surplombe Sua pour faire quelques photos. Il fait beau !



Vue sur Sua



Enfant au tricycle de bois, Sua

De retour au village, balade sur la plage où les pêcheurs rentrent à marée basse. Ils sont obligés d'attendre la marée haute pour rejoindre leur mouillage. Un enfant circule sur un tricycle en bois. Fin de la matinée à l'hôtel où la piscine est toujours vide. Bon plat de calamars, moitié à la plancha (grillés), moitié apanada (panés), toujours accompagné de riz et bananes frites. Sieste d'une heure, je ne sais ce que j'ai, pas très en forme.

Reste de l'après-midi à la piscine d'un autre hôtel avec Erick et Mayumi, leur cousin Adrian, leur jeune tante Maria Cristina et un autre cousin. Diner de steak, toujours très fin et très cuit dans ce pays (bof !) puis adieux à mes amis. En effet, je quitte Sua demain matin, au grand désespoir d'Erick et Mayumi. Je ne les reverrai pas à priori pendant deux ans. C'est triste, mais c'est la vie...



Erick, Sua



Drôle de landau, Sua



Jefferson et Erick, Sua

Jeudi 19 : Debout dès 5H. Ciel de nouveau couvert. Plusieurs amis m'ont déconseillé d'aller prendre le bus avant la lever du jour, à 6H, car des touristes se sont déjà fait dévaliser par des brigands qui ne seraient pas d'ici. Je quitte donc l'hôtel à 6H pour prendre le bus de 6H20 pour Esmeraldas. Au revoir Sua... A quand mon retour ? Tristesse.

Le bus met un peu plus d'une heure pour atteindre le terminal de la capitale de province, il s'arrête partout pour embarquer et débarquer des personnes, surtout des écoliers. Du coup je rate de peu le bus direct de 7H10 pour San Lorenzo. Je prends le suivant, à 7H30, qui lui n'est pas direct, s'arrête souvent et met 3H30 au lieu de 2H45. Pas grave, je ne suis pas pressé car je compte passer une nuit à San Lorenzo.

Je petit-déjeune d'empanadas proposées dans le bus par des vendeurs ambulants. Je bouquine un genre de récit de voyage en Equateur assez sympa et qui reflète bien la vie du pays et de ses habitants. Deux voyageurs, Noirs (et je crois dans tous les sens du terme) font un raffut pas possible en parlant extrêmement fort et je suis obligé de changer de place.



Pélicans, Sua



Chaton, Sua

Pour en revenir aux transports, ils sont très efficaces en Equateur, pays où il y a assez peu de véhicules particuliers. Les bus ne sont pas toujours tout neuf (je ne crois pas en avoir vu de neufs, ils ont plutôt plus de 10 ans si ce n'est 20) mais ils partent fréquemment et s'arrêtent partout à la demande (sauf les directs pour la montée). On attend rarement et ils ne sont pas chers (environ 1 euro l'heure). Mais ils ne sont pas très rapides, les sièges sont étroits, quelquefois délabrés, certaines

lignes sont bondées selon les horaires et la musique ou la vidéo télévision sont souvent très fortes. Quant à la sécurité... il semblerait que chaque année de nombreux bus finissent dans des précipices.

A 11H, me voici arrivé à San Lorenzo, c'est bien. Je descends dans un nouvel hôtel tout neuf, tout propre, le Milenium, sur le parc réaménagé en bord de mer, où se trouvent les agences de lignes de bus. Un peu plus cher mais beaucoup mieux que celui où je descends habituellement, 8 euros avec ventilo et 12 avec clim. Le ventilo me suffira. Et il y a le Wifi, mais un peu lent. Ici aussi le ciel est très nuageux. Et il fait beaucoup plus lourd qu'à Sua

Petite balade sur le ponton où quelques enfants pêchent ou se baignent en se jetant du haut du ponton en assez mauvais état. Une femme noire, assez volumineuse, a trouvé comment ne pas perdre son portable : où l'a-t-elle niché ? Entre ses énormes nichons, justement. Je n'ai pas réussi (pas osé) la prendre en photo, je le regrette.



Vue depuis ma chambre, San Lorenzo



Plongeon, San Lorenzo

Je déjeune pour deux euros au restaurant situé sous l'hôtel, poulet au lait de coco, très bon. La femme que je connais arrive au restaurant peu après moi ; pas possible elle doit me pister ! Bon, elle est bien gentille quand même.

Quelques gouttes de pluie en début d'après-midi, sans plus. Je repars en balade dans la ville, en ayant laissé mon argent à l'hôtel, dans mon sac à dos cadenassé. San Lorenzo est assez mal famé. Moi je n'y ai jamais eu de problème et j'y trouve l'ambiance plutôt sympa. Mais je me méfie quand même, on ne sait jamais...

Fin de l'après-midi à bouquiner sur un banc du ponton. Diner dans la rue de frites et saucisses et retour à l'hôtel dès 19H. Internet, qui fonctionne mal. Je me couche assez tôt.



Quartier lacustre, San Lorenzo



Poisson, San Lorenzo

Vendredi 20 : Bonne nuit. Ce matin, Internet ne fonctionne plus du tout. Départ à 6H en bus pour Ibarra. Un type à côté de moi écoute la radio sur son téléphone, bien fort. Ne sait-il pas que les casques audio existent ? Les Equatoriens aiment bien le bruit... Détours par de petits villages pour prendre des gens. Heure des écoliers. Quelques gouttes de pluie. Arrêt à mi-parcours à Lita : un quart d'heure pour ceux qui veulent prendre leur petit-déjeuner. A la sortie du village, contrôle de police : comme à l'aller, les coordonnées de mon passeport sont notées sur un registre. Puis ça grimpe pas mal. Au bout de 4H, temps prévu pour le trajet, nous sommes encore à 33 km d'Ibarra. Nous y arriverons à 10H35. Je saute dans un bus qui part à Otavalo où je suis vers 11H30. Pendant ce long trajet, je suis en partie plongé dans un livre intéressant et fort prenant : Miracle dans les Andes, de Nando Parrado (crash d'un avion dans la cordillère en 1972).

Je laisse mon sac chez mon ami Jorge et pars chercher Rumi au collège. Je le rencontre bien avant, dans la rue et par chance, il a l'air tout surpris. Nous allons déjeuner de pizzas, dans un petit restaurant charmant, avec un petit jardin derrière, puis il rentre chez lui alors que je retourne chez Jorge profiter de son Internet. J'ai en effet depuis hier des problèmes avec la nouvelle version de mon iTunes : je n'arrive plus à supprimer les podcasts visionnés ou non. Un bug ? En tout cas, ça m'emm.... bien, et je ne trouve aucune solution. Vers 16H30, j'abandonne pour rentrer à la maison...



A San Francisco



A Alto Tambo

J'en repars peu après avec Rumi pour aller faire quelques courses. J'ai pris l'habitude depuis de longues années d'acheter ici tout ce qui concerne le petit-déjeuner : lait, beurre, yaourt, céréales, pains, confiture, fromage, œufs, jambon, chocolat en poudre, café, et souvent encore plus... C'est la moindre des choses.

Diner rapide et frugal, comme souvent ici : une infusion de fruits et du pain. Je récupère mon lit dès 22H. Lecture...



Peinture murale, Otavalo



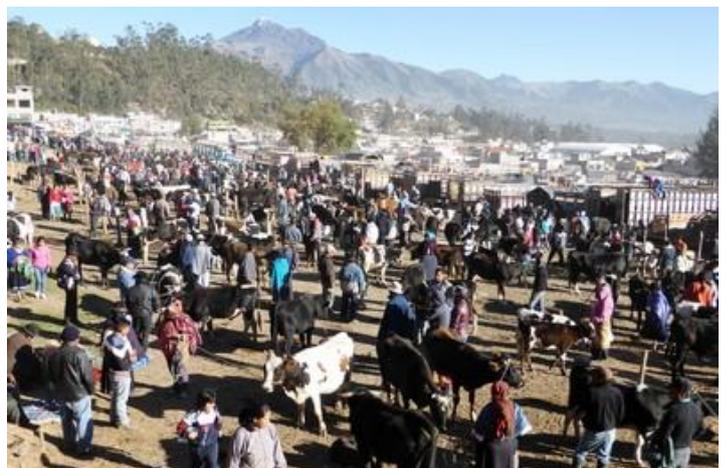
Ma chambre, Otavalo

Samedi 21 : J'avais prévu de me lever à 5H, je ne me réveille qu'une demi-heure plus tard (et encore parce que Rex a aboyé !). Je réveille Rumi, qui a du mal à se lever, et me prépare rapidement. Nous partons, accompagnés de Laura, au marché aux animaux qui a lieu tous les samedis matin à l'ouest d'Otavalo, à 15 minutes à pied. Le ciel est clair, complètement dégagé, pas un nuage, avec une superbe vue sur le volcan Cotacachi, à l'ouest, qui culmine à 4 939 m. Mais il fait frais.

Ce marché, surtout fréquenté par les indigènes, est assez important : porcs, vaches, volailles, lapins, moutons, chèvres, cuy (cochons d'Inde qui se mangent ici). Mais ni chevaux, ni ânes. J'y rencontre Patricio, Blanca, Hernan et la famille d'Elvis. Le lieu est assez poussiéreux et je préfère ne pas déjeuner sur place (cochons à la broche, cuy et autres mets pourtant appétissants). Pour 2 euros, j'achète un petit lapin blanc à Rumi, qui aime tant les animaux.



Lever de soleil sur le Cotacachi (4939 m), Otavalo



Au marché aux animaux, Otavalo

Plus tard, Patricio nous transporte en ville avec une voiture qu'on lui a prêté pour préparer plus facilement son mariage. Rumi et moi prenons notre petit-déjeuner dans un restaurant qui, comme celui d'hier, cache un joli petit restaurant. Après cet acte indispensable à notre survie, nous parcourons le marché touristique du samedi matin, place des Ponchos et rue Sucre. J'achète deux paires de sandales indigènes (alpargates), semelles en caoutchouc, le reste en tissu. L'une est pour Rumi, l'autre est pour la décoration de ma chambre andine à Marseille. Nous rentrons ensuite à la maison puis en repartons un peu plus tard, avec Deibi, pour une petite balade jusqu'au marché aux habits de Copacabana où leur sœur Sandra tient un stand de vente de vêtements pour bébés. J'achète un jean à mon filleul (Deibi, quant à lui, ne veut rien) puis nous allons voir les murs peints, œuvres récentes et pour certaines plutôt intéressantes. A côté, nous passons à la grotte et source d'eau de la Vierge de Monserrat, que je ne connaissais pas, et nous rendons un peu plus haut au centre culturel communautaire Kinti Wasi qui expose des tableaux originaux et d'où la vie est superbe.



Porc, marché aux animaux, Otavalo



Au marché Copacabana, Otavalo

Retour à la maison pour le déjeuner : riz, lentilles, tomates, bouts de viande frits, œuf au plat, le tout préparé par Shucnina qui, à 16 ans, se débrouille très bien. C'est elle aussi qui s'occupe en partie du ménage, de la lessive et du reste. En ce moment, les parents sont bien occupés par les préparatifs du mariage de Patricio et Blanca demain, notamment pour préparer le repas pour environ 300 personnes (ils sont fous !). Heureusement, la nourriture locale n'est pas très chère, mais ils ont quand même acheté, entre autres choses, un taureau.

Après-midi à la maison (lecture, travail, préparation de la suite de mon séjour, notamment visite à Quito). Vers 17H, tout le monde quitte la maison pour aller aider à la salle louée pour la réception du mariage. Rumi revient peu après pour me tenir compagnie. Comme personne ne rentre et qu'il n'y a rien à manger, nous sortons tous les deux en soirée et allons dans une autre pizzeria (Rumi en a envie), cette fois pour touristes et donc chère, où je profite de la connexion Wifi. En plus, les pizzas sont dures et pas très bonnes. Nous passons à la salle de réception, qui est en fait une cour où a été montée une immense tente : plus de 400 chaises en rangées (mais pas de tables, sauf celle réservée aux mariés, témoins, parents et parrains). Puis Patricio nous raccompagne en voiture vers 22H30. Je ne tarde pas à me coucher. Revenant de la côte, j'ai de nouveau un peu de mal à m'acclimater à l'altitude.



Sandra devant son stand au marché Copacabana, Otavalo



Vue sur Otavalo depuis le Kinti Wasi, Otavalo

Dimanche 22 : Réveillé par les chiens et Alberto qui téléphone à 5H du matin (c'est Cristina, la sœur de Laura, qui appelle de Belgique). Je n'arrive ni à me rendormir, ni à lire, ni à me lever, ce qui est très rare. Une heure plus tard je suis sous la douche à peine tiède. Encore du très beau temps. Laura, Alberto et Hernan, le frère aîné de Rumi rentré de Bolivie qui a dormi ici, sont déjà partis continuer la préparation de la salle de réception. Ni pain ni lait pour le petit-déjeuner, je sors en acheter. Vers 8H, alors que nous sommes en train de déjeuner, Laura revient avec... du pain et du lait ! Si j'avais su... Une heure plus tard, Deibi, Rumi et moi partons en taxi à la salle (les taxis en ville coûtent un dollar, moins d'un euro la course,

alors j'en profite de temps en temps). Ils y continuent les préparatifs. Des femmes sont en cuisine depuis la veille pour préparer la nourriture dans d'énormes casseroles. Il en faut, pour 300 ou 400 personnes ! L'orchestre arrive et installe son matériel. A côté des tentes, un espace herbeux reste libre, avec une balançoire pour les enfants.



Photo de mariage, Otavalo



Patricio, Blanca et moi



Sury avec son parrain Giovanni

A 10H30, nous partons en taxi à l'église, la cérémonie est à 11H et plus d'une centaine de personnes sont dans la salle (ce qui est bien peu par rapport aux personnes attendues au repas). Le prêtre est jeune et sympathique, quatre femmes animent la messe au micro, tout se passe bien. Quatre garçons et quatre filles d'honneur en vêtements indigènes accompagnent les mariés. Les témoins de mariage sont un couple d'Ibarra. Patricio et beau avec ses vêtements traditionnels et sa cape, Blanca est resplendissante dans ses vêtements de mariés (comme chez nous). Je peux prendre de nombreuses photographies. Après le mariage, leur fille Sury est baptisée. Elle a 4 ans aujourd'hui ! Le parrain est Giovanni, un cousin de Quito que je connaissais déjà. A la sortie, en procession, les mariés sont aspergés de grains de riz. Plus loin, un camion attend avec les cadeaux pour Sury (meublier pour sa chambre). Un bus scolaire nous amène ensuite jusqu'à la salle de réception où une bonne vingtaine de voitures nous précèdent (certains équatoriens s'embourgeoisent...). Je suis assis à la table des dix personnes qui reçoivent, entre Laura et le témoin de mariage. Les mariés sont au milieu, leurs parents à chaque bout de table et les témoins et parrains de chaque côté des mariés.



Mariage de Patricio et Blanca, Otavalo



Baptême de Sury, Otavalo

Beaucoup de monde arrive au fur et à mesure, chargés de cadeaux hétéroclites : en général un petit cadeau pour les mariés accompagné de caisses de bière ou packs de boissons gazeuses, de plateaux d'œufs, de sacs de pommes de terre ou de riz, de poules vivantes, voire de nourriture préparée. Certaines choses sont pour les mariés, d'autres pour les témoins et parrain, d'autres pour les parents. Tout cela est assez impressionnant et c'est rangé par les garçons d'honneur dans un local à cet effet. A mon avis, il est arrivé ainsi plus de 2 000 bouteilles de bière, 300 bouteilles de 3 litres de Coca, Pepsi et autres boissons, 5 000 œufs (que vont-ils en faire ?), une dizaine de poules etc... Ça dure plusieurs heures, entrecoupées de discours de mes compagnons de table, de musique et de danses locales (filles d'honneur). Deux femmes sont arrivées avec un chargement de riz mélangé à du maïs grillé. Le sac est posé à même le sol et distribué comme apéro. Pas mauvais,

mais pas facile pour moi de manger avec les doigts dans un sac en plastique. J'ai aussi droit à un demi-verre d'apéritif sans alcool. La salle est maintenant pleine, plus un seul siège de disponible, donc plus de 400 personnes, certains invités (ou non, amis d'amis...) sont assis sur des caisses de bière ou par terre. A table, en tant qu'invités d'honneurs, nous sommes mieux servis que ceux qui mangent sur leur chaise. Une cuillère en acier nous est même confiée, plus agréable que celles en plastique.



Photo de mariage, Otavalo



Table des VIP, Otavalo

Une bonne cuisse de poulet grillé accompagnée de pommes de terre bouillies m'est servie. Vient ensuite une tranche de viande de taureau (coriace), toujours accompagnée des mêmes pommes de terre et de maïs. Alors que je n'ai plus faim et croyais le repas terminé (il est déjà 16H) m'arrive une assiette avec une moitié de cuy baignant dans de la soupe. Ce n'est pas la première fois que je mange du cochon d'Inde, mais je n'en raffole pas et il n'y a pas beaucoup de chair à manger. Dans la salle, tout le monde est servi au fur et à mesure par Hernan et d'autres jeunes. Quant aux boissons, elles sont servies dans un verre en plastique par d'autres jeunes qui passent dans les rangs. Le même verre sert pour tout le monde, ce n'est pas très hygiénique mais c'est comme ça ici. Des gens s'en vont au fur et à mesure après avoir mis le reste de leur repas dans un doggy bag, c'est la tradition. Ce qui est plus curieux, c'est que certains repartent avec des caisses de bière, des bouteilles de boissons gazeuses et des œufs. D'après ce que j'ai compris, ce seraient les familles de ceux qui ont travaillé pour préparer le repas ou faire le service et qui sont payés ainsi. Je n'ai aucune idée de ce qu'a pu effectivement coûter une telle réception, à la charge des parents du marié (demain aura lieu la réception offerte par les parents de la mariée). La fête doit durer jusqu'à 23H, mais je la quitte avec Rumi et Shucnina vers 18H, taxi jusqu'à la maison. Je suis fatigué et n'ai surtout aucune envie de voir plus tard tous les hommes complètement saouls comme cela était arrivé pour la confirmation de Deibi en 2011. Les enfants retourneront à la fête un peu plus tard, Rumi devant justement surveiller son père et ses grands frères lorsqu'ils seront ivre-morts. Quant à moi, je travaille trois heures sur les 300 photos prises aujourd'hui (je n'en garde « que » 95) puis, exténué, me couche à 21H30.



Riz et maïs grillé, Otavalo



Un cuy grillé (cochon d'inde), Otavalo

Lundi 23 : Je me réveille un peu après 5H, j'ai très bien dormi mais reste fatigué (poids, altitude et retard de sommeil, je pense). Pas un bruit, je n'ai entendu personne rentrer. En fait les parents et Hernan sont restés dormir à la salle (par terre), seuls Deibi, Shucnina et Rumi sont là). Rumi se lève à 6H pour aller au collège, je lui prépare son petit-déjeuner (et le mien). Quant aux deux autres, ils restent couchés et ne vont pas au collège aujourd'hui, car la fête de mariage va recommencer à midi. J'accompagne Rumi au collège et assiste à 7H à la cérémonie du lundi matin : les meilleurs élèves de la semaine dernière sont appelés et félicités, les tâches à effectuer pour la semaine à venir distribuées à certaines classes (entretien des couloirs, arrosages des fleurs, etc...). Mais, parmi les 3 ou 400 enfants rassemblés, je suis incapable de voir où est Rumi !

Je vais ensuite au centre d'Otavalo, Jorge vient juste d'ouvrir son bureau et je profite de son Internet. Nous discutons aussi de différentes choses : excursions à faire à Quito, état du tourisme en Equateur, recherche pétrolières dans le pays (dont je parlerai plus tard). J'y passe plus de trois heures, il me faut énormément de temps pour faire ce compte-rendu. Je passe ensuite au marché de la place des ponchos prendre quelques photos.



Au collège de Rumi, Otavalo



Marché sur la place des Ponchos, Otavalo

Un peu avant midi, j'arrive à la salle de réception où se trouve une trentaine de personnes. Une soupe m'est offerte, puis nous partons en bus jusqu'à Carabuela, le village des parents de Blanca. C'est à leur tour de donner une fête aujourd'hui. Mais, avant de rejoindre la maison, a lieu la cérémonie de purification : le marié lave la face et les jambes de la mariée avec une eau où baignent fleurs et orties, puis c'est au tour de la mariée de purifier son mari. Même chose pour les parents et le parrain.

Nous grimpons ensuite jusqu'à la maison des parents. Sept musiciens otavalos nous accompagnent en jouant des musiques andines. Devant, de grandes tentes ont été dressées sur un terrain malheureusement en pente. Heureusement qu'il ne pleut pas ! Le temps est même plutôt clément, malgré le vent poussiéreux. Beaucoup moins de monde qu'hier, peut-être 150 personnes. Des cadeaux et de la nourriture sont encore offerts aux mariés et aux parents.

Je suis encore à la table des VIP. Deux plats nous sont servis : d'abord une soupe de pommes de terre où baigne une cuisse de poulet dure et pas assez cuite, puis un plat de pommes de terre, maïs bouilli et tomates avec de bons bouts de viande de porc très salée.



Patricio et Blanca, cérémonie des fleurs, Otavalo



Groupe de musique andine, Otavalo

Coca pour moi, bières pour les autres (au fait, il paraît qu'hier soir les hommes saouls ne manquaient pas, j'ai bien fait de m'en aller avant...). Le même orchestre qu'hier joue, un peu trop fort à mon avis, relayé de temps en temps par le groupe andin (j'adore la musique andine et ce groupe se débrouille très bien).

Les gens mangent, boivent, rient, dansent. Bonne ambiance, mais je trouve cette fête beaucoup moins réussie que celle d'hier. Les doggy-bags se remplissent, la salle se vide de moitié en milieu d'après-midi, ce qui laisse plus de place aux danseurs. Quant à moi, je ne danse pas et me retire dans un coin pour regarder et bouquiner. De la maison on voit très bien le mont Imbabura, qui culmine à 4609 m : avec son sommet plat, il est facile d'y reconnaître un volcan.

Vers 16H, je prends un bus qui me conduit jusqu'au centre d'Otavalo, vers le parc Bolivar. Dix minutes plus tard, je suis à la maison où se trouvent Shucnina, rentrée plus tôt que moi, et Rumi, qui n'est pas allé à la fête pour faire ses devoirs (je ne le savais pas si sérieux). Je fais un peu de ménage et la vaisselle, la maison étant un peu négligée ces derniers jours, ce qui se comprend aisément.

Puis je travaille mes photos de la journée et mon récit. Je passe beaucoup trop de temps sur mon ordi, je commence vraiment à saturer mais n'arrive pas à tout arrêter. C'est grave, docteur ?

Je dîne d'un bol de chocolat à l'eau (pas de lait, beurk) et de pain beurré.



Cuisine, maison des parents de Blanca, Otavalo



Danse otavalo, Otavalo

Mardi 24 : Huit heures de sommeil, je me sens mieux ce matin. A 6H d matin, je vais acheter pain et lait. Mais je fatigue vite : comment puis-je imaginer grimper en haut d'un volcan alors que je souffle comme un phoque après avoir gravi une trentaine de marches ? Ciel couvert. Matinée à la maison, lecture. Rumi est parti au collège à 6H40, mais Deibi et Shucnina, fatigués, n'ont pu se lever. Les parents sont descendus à la salle de réception faire le ménage, récupérer les cadeaux et rendre les clés. Laura m'appelle vers midi en me demandant de venir avec les enfants pour déjeuner chez Patricio et Blanca, à la Ciudadela de los Lagos. Ils habitent la maison d'Alberto et Laura, là où je demeurais en 2011. Nous y allons en bus, sans attendre Rumi qui n'est pas encore sorti du collège. La maison est restée la même, rien n'a changé. Déjeuner avec les restes de la fête : pommes de terre et poulet. C'est du réchauffé, mais pas mauvais.



Mont Imbabura (4 609 m), Otavalo



Peinture murale, Otavalo

L'après-midi, je retourne au centre avec Patricio, Blanca, Sury et Deibi. Ils vont choisir le réfrigérateur qui sera mon cadeau de mariage et une paire de chaussures pour le baptême de la petite. Qu'est-ce que c'est cher ! Il est vrai que je ne peux comparer avec les prix français, je crois n'avoir pas acheté de réfrigérateur depuis les années 70. Puis, avec Deibi, je vais passer une bonne heure au bureau de Jorge (Internet) avant d'aller faire quelques courses au supermarché. Rentrés à 19H30 sous un superbe ciel étoilé.



Nouveau passage, Otavalo



Piscine municipale d'Otavalo

Mercredi 25 : Déjà trois semaines, que le temps passe vite ! Ciel bien dégagé ce matin. Les enfants partent au collège dès 6H30. Puis Laura et Alberto s'en vont. Je reste seul à la maison pour préparer mes journées suivantes, écrire et bouquiner. Je m'aperçois que je ne fais finalement pas grand-chose. Mais je profite de la présence de mes amis, n'est-ce pas suffisant ? Il faudrait que je me bouge, mais je fatigue vite. Un peu inquiet : essoufflement et léger mal de tête.

Laura, Alberto et Hernan rentrent vers midi. Je monopolise un peu Hernan, qui vient d'obtenir son diplôme universitaire « Question de empresa turistica » (donc sur le tourisme) et qui est un grand amateur, comme moi, de voyages et de musique andine : il m'indique les nouveautés musicales des deux dernières années (et il y en a...). Les Otavalos, je l'ai déjà dit, sont de très bons musiciens et quelques groupes musicaux parcourent le monde.

Nous déjeunons bien, poulet et riz et patates. Laura est désespérée car beaucoup de nourriture et même des poulets vivants ont été volés à la salle de réception lundi, alors que nous étions tous chez les parents de Blanca. Elle comptait là-dessus pour les repas des prochaines semaines

Après-midi à la piscine avec Deibi et Rumi. Les deux premières où nous nous sommes rendus étaient fermées, un taxi nous amène à la troisième, une petite piscine couverte avec hammam, le tout pas très propre. Mais ça me fait vraiment du bien de me baigner, je me sens beaucoup mieux, en forme même. Nous allons ensuite diner d'une bonne pizza avant de faire deux trois courses et rentrer à la maison vers 21H. Je me couche assez tard, c'est que je vais mieux...



La grand-mère (maman de Laura)



Deibi et Rumi, parc Bolivar, Otavalo



La grand-mère (maman d'Alberto)

Puisque j'ai un peu de temps, je vais vous parler d'un sujet âprement débattu actuellement en Equateur : le pétrole (d'après différentes recherches et discussions et notamment d'après un article de La Croix, voir <http://www.la-croix.com/Actualite/Economie-Entreprises/Economie/L-Equateur-exploitera-le-petrole-d-Amazonie-2013-08-19-999913>) : Dans l'Orient (Amazonie), à la frontière colombienne, se trouvent d'énormes réserves de pétrole. Alors, afin de protéger les populations autochtones (des indiens Taromenani n'ayant jamais eu de contacts avec la civilisation) et leur environnement, un parc national, le Yasuni, avait été créé. Il faut savoir que l'Equateur est le quatrième pays au monde le plus riche en diversité biologique après la Colombie, le Brésil et l'Indonésie. Il y a plus d'espèces d'arbres sur un hectare du Yasuni (650 espèces) que sur tout le territoire des États-Unis et du Canada (560).

Au prix du pétrole brut, le président de l'Equateur, Rafaël Correa, estime que l'exploitation rapportera 18 milliards de dollars (13 milliards d'euros). Une manne d'autant plus nécessaire selon lui pour lutter contre la pauvreté que les autres réserves de pétrole du pays s'épuisent. L'initiative Yasuni ITT, dont l'objectif était de ne pas exploiter le pétrole d'une réserve mondiale de biosphère, vient donc d'être abandonnée : L'Equateur avait demandé des compensations aux pays riches pour préserver l'environnement tout en assurant des ressources au pays. Les Indiens de cette zone amazonienne protestent bien sûr contre le président Rafael Correa, qui dénonce le manque de soutien international. De plus, le risque était que la Colombie voisine s'approprie cette nappe de pétrole.

Les anciens gisements du Napo étaient exploités par les Nord-Américains de Texaco, ne rapportaient pratiquement rien à l'Equateur et étaient (et sont toujours) extrêmement polluants. Ceux du Yasuni sont nationalisés, seront exploités par l'Equateur (et rapporteront beaucoup plus) et bénéficieront, paraît-il, des dernières technologies non polluantes. Aucune route ne sera construite au travers de la forêt amazonienne pour accéder au site, le transport se fera par hélicoptère ou par transport fluvial (difficile à croire !?). Le président Correa affirme que « l'exploitation n'affectera qu'1/1 000^e du parc » et qu'il surveillera « personnellement » les travaux de la compagnie d'État Petroamazonas dans cette réserve mondiale de biosphère. Roque Sevilla, qui a dirigé un temps l'initiative Yasuni ITT, n'est pas convaincu. « Il va falloir construire des plates-formes d'exploitations, des oléoducs, des stations de réchauffement du brut lourd », sans oublier les risques de pollution, selon Esperanza Martinez, présidente d'Action Écologique, pour qui « l'exploitation responsable n'existe pas ». Pour ce directeur d'un documentaire sur les Taromenani, indiens en isolement volontaire, « il y a déjà cinq blocs pétroliers dans la partie nord du parc Yasuni et tous sont territoire Taromenani. L'article 57 de la Constitution y interdit toute activité

d'extraction. Notre seule présence dans cette région est une menace de génocide pour les Indiens en isolement. Il n'y a pas lieu de consulter, il faut simplement respecter la Constitution ». La Confédération des Nationalités Indigènes de l'Équateur mobilisée contre l'exploitation, demande un référendum (Sera-t-il organisé ? Auquel cas il y aura plus de démocratie en Equateur qu'en France...)



Rio Puyo, en Oriente, Amazonie (en 2001)



Patricio au campement Cuyabeno de Jorge, Oriente (en 2001)

Cette année, en différents endroits, j'ai pu voir de nombreux panneaux indiquant que tel dispensaire, telle école ou telle route avait été construit grâce à l'exploitation du pétrole. A la télévision aussi, beaucoup d'émissions, qui se rapprochent plus du spot publicitaire ou de campagne politique en faveur du Président, parlent de ce sujet (toujours en bien). La devise du Président est d'ailleurs : « Juntos, vamos avanzandos » (Ensemble, allons de l'avant)

J'ai discuté de tout cela avec mon ami Jorge, qui est particulièrement concerné par le sujet puisqu'il exploite un campement touristique dans la réserve nationale de Cuyabeno qui n'est pas très éloignée. Il fait entièrement confiance au gouvernement, pense que l'exploitation, nécessaire au pays, sera propre et dit que des photos prises par avion démontrent que les Indiens Taronenani, nomades, vivent loin des champs pétrolifères. Il pense surtout que cela vraiment profitable au pays, notamment pour l'enseignement.

Patricio et son grand frère Hernan qui, en tant que Quechuas sont proches de la nature, sont contre ce projet. Quant à moi, je ne sais que penser. Même si je ne possède pas de véhicule à moteur, je suis un pollueur comme la plupart des habitants de la planète (ne serait-ce que par l'électricité que j'utilise et les avions que j'emprunte pour voyager). Mais je suis tout de même inquiet, étant pour la protection des peuples indigènes (à ce sujet, si vous vous sentez concerné par le sujet, adhérez à l'association Survival, <http://www.survivalfrance.org>).



A la piscine, Otavalo



Eglise El Jordan, Otavalo

Jeudi 26 : Beau temps ce matin, un peu frisquet (8°). J'affine la préparation de mon prochain séjour à Quito et contacte par téléphone Jimena, l'amie d'un ami, qui travaille là-bas dans un musée. Vers 10H, je sors et vais au centre commercial où le Wifi, gratuit, fonctionne bien. De plus, je suis installé confortablement durant cette heure et demie.

Je passe au bureau de Jorge. Plus tard, un bus m'emmène à Los Lagos chez Patricio et Blanca qui m'ont invité à déjeuner (soupe et poulet). Ils sont contents de me montrer leur nouveau réfrigérateur en marche, celui que je leur ai offert pour leur mariage. Il y a aussi Giovanni, le jeune oncle de Patricio (plus jeune que lui). Deibi nous rejoint puis m'accompagne chez mes amis Zambrano que je n'avais pas encore rencontrés cette année. Les parents, Oscar et le petit dernier, Raymi, (8 ans) m'accueillent et nous pouvons regarder les photos du bon temps sur mon ordinateur (1998/2003). Raymi est tout heureux de voir celles de ses frères jeunes. Les parents apprécient aussi, d'autant plus que j'ai quelques photos de leur fils Gustavo, malheureusement décédé à 18 ans. Je prends des nouvelles de chacun et notamment de leur fils David qui vit à Quito et que j'espère voir ce week-end.

Nous nous rendons ensuite à la place des Ponchos où Deibi m'abandonne pour aller jouer au football avec ses frères et cousins. Quant à moi, je passe une bonne heure chez un disquaire pour choisir une quinzaine de CD de musique andine, dont je suis friand, comme je vous l'ai déjà dit (j'en ai déjà 150 environ). Les CD ici sont beaucoup moins chers qu'en France, environ 4,50 euros chacun. Ce sont souvent des copies, les originaux étant introuvables.

Vers 17H30, je rejoins Patricio Zambrano, le plus grand des quatre frères restants. Il est musicien et travaille à la fanfare de la municipalité, cela lui plait beaucoup. Nous discutons une bonne heure en échangeant nos souvenirs (il était notamment venu deux fois avec moi à Sua, en 2001 et 2003). A la nuit, je rentre à la maison. Diner d'un bol de chocolat et d'une portion de gâteau.



Le poignet de Rumi



CD achetés, Otavalo

Vendredi 27 : Au petit matin, je termine un roman assez original de l'académicien Erik Orsenna, « L'entreprise des Indes ». (Où Bartolomé Colomb raconte de la découverte) avant son départ pour les Amériques. Avec pas mal de digressions et de philosophie... Original et intéressant.

Ciel très chargé. Comment sera le temps ce week-end à Quito ? Je pars me balader au centre vers 8H30, arrêt Internet d'une heure chez Jorge, son affaire s'appelle Ecomontes Tour, calle Sucre & Morales : il propose, dans la région, des tours dans les communautés indigènes, des balades à bicyclette ou à cheval, des treks, du kayak, du rafting et, en plus, des séjours à Cuyabeno, dans l'Oriente, Amazonie équatorienne. Jorge est très sérieux et, si vous vous rendez à Otavalo, contactez-le : ecomontestour@yahoo.com .

Retour à la maison pour déjeuner avec les enfants rentrés du collège. Deibi, Rumi et moi partons un peu avant 14H et récupérons un bus pour Quito. Les enfants dorment tout le trajet.



Couvent San Francisco (XVII S), Quito



Couvent San Francisco (XVII S), Quito



Eglise d'El Sagrario (XVII S), Quito

Arrivée à la gare routière nord de Quito vers 15H45. De là, taxi pour le centre colonial, plus pratique et bien plus rapide. Quito, capitale de 2,3 millions d'habitants, située au plus bas à 2 850 m d'altitude, est une ville étendue en longueur sur plus de 30 km dans une vallée de 4 à 7 km de large entourée de montagnes. Je l'ai déjà dit, Quito est la deuxième capitale

la plus haute du monde (après La Paz). Il faut presque une demi-heure pour parcourir la douzaine de km jusqu'à notre destination. La Quito colonial est classée au Patrimoine Mondial de l'Unesco.

Avant de trouver un hôtel, je décide de faire quelques visites. D'abord l'église de la Merced, à l'extérieur imposant et austère, consacrée en 1737. L'intérieur est assez chargé comme dans pratiquement toutes les églises de Quito. Beaucoup d'or et de tableaux. Les photos sont interdites (et ce sera partout) mais je ne suis pas seul à en prendre. Nous visitons ensuite le couvent San Francisco, bâti entre 1550 et 1680. Là aussi, l'extérieur est assez austère, murs blancs. Cependant l'église est magnifique, le couvent aussi avec son vaste cloître et le musée d'art religieux intéressant. Après quoi notre ami David, le frère de Patricio et oscar, qui vit à Quito, nous appelle et nous rejoint avec sa vieille voiture dans laquelle nous grimpons jusqu'au premier parking. Puis nous nous baladons une demi-heure à pied jusqu'à la Calle La Ronda, une rue entièrement restaurée en 2005 pour devenir un endroit hyper-touristique alors qu'elle était très malfamée auparavant. David se rend alors à ses cours du soir. Nous trois avons alors juste le temps de visiter la jolie église d'El Sagrario, une ancienne chapelle de la cathédrale, du XVII^e siècle. Superbe porte intérieure et ors, évidemment.



Eglise de la Merced (XVIII S), Quito



Eglise de la Merced (XVIII S), Quito

A 18H30, alors qu'il fait nuit, il est temps d'aller à l'hôtel. Lorsque nous arrivons à celui que j'avais choisi, un gros autocollant de la municipalité est collé sur les deux battants de la porte Renseignements pris, l'hôtel La Posada colonial, conseillé par le Guide du Routard, a été mis sous scellé aujourd'hui même parce qu'il ne respectait pas les normes et/ou n'était pas à jour de ses impôts. Heureusement, il reste une chambre dans un hôtel voisin, qui ne sera libre qu'à 20H. Nous sommes à côté de la fin de La Ronda et nous dinons dans un restaurant à proximité. Au retour, notre chambre est libre, elle est correcte. Puis nous ressortons et parcourons durant deux heures La Ronda. Beaucoup d'animations : des clowns, des peintres, des musiciens, des danseurs... De nombreux bars et restaurants bordent la rue, avec des orchestres en live, surtout de musique andine. Quelques boutiques aussi, surtout d'artisanat Il y a foule, c'est très sympa et la police est présente afin d'assurer une bonne sécurité (car, la nuit, et même quelquefois le jour, ça craint pas mal à Quito dans certains quartiers). Cette rue est l'endroit de sortie le plus populaire des Quiteños et des touristes. Visite d'une galerie d'art, quelques tableaux superbes et assez originaux. Dans la rue, de petits vendeurs et cireurs de chaussures proposent leur service. Nous revenons à l'hôtel vers 22H30, enthousiasmés. Nous serions bien restés un peu plus mais demain nous devons nous lever tôt, ce qui ne m'empêche pas de travailler un peu mes photos.



Calle La Ronda de nuit, Quito



Calle La Ronda de nuit, Quito

Samedi 28 : Je me lève dès 6H et continue mon travail sur mes photos de la veille, puis réveille les enfants une heure plus tard. Ils sont toujours un peu long à se préparer à cause de leur chevelure à coiffer. Chouette, il fait beau ! Nous partons déjeuner vers 8H dans un petit restaurant du coin. Un petit-déjeuner très complet coûte ici moins de deux euros. Puis nous commençons nos visites de la journée : je nous ai fait un programme assez chargé que j'espère pouvoir tenir.

L'église de Santo Domingo et son couvent, d'allure extérieure austère, ont été construits entre 1583 et 1650 par l'ordre dominicain. L'église, de style colonial, a un beau plafond mudéjar bleu et rouge. Sur les côtés, bien sûr, de nombreuses chapelles rococo très dorées. Dans le couvent, joli cloître et réfectoire intéressant. De là nous accédons au musée d'art dominicain Fray Pedro Bedon qui présente agréablement un certain nombre d'œuvres religieuses.

L'église de San Agustín, construite vers 1575 par les Augustins nouvellement installés à Quito, trapue, blanche et brune à l'extérieur, est vaste, colorée, à la nef assez sobre. Mais, sur les côtés, ses chapelles ruissellent d'or.



Eglise de Santo Domingo (1583-1650), Quito



Eglise de San Agustín (XVI S), Quito

Nous prenons de là un taxi jusqu'au museo del Agua-Yuku (musée de l'eau, Yuku signifiant eau en Quechua), où nous arrivons à 9H30. Ce musée, que les enfants voulaient absolument voir (et ne figurant pas sur mon guide) est située dans nouveau et vaste bâtiment d'acier et de verre sur les flancs d'une montagne. De là, très belle vue sur une bonne partie de la ville. A part ça, le parcours est assez compliqué et la plus grande partie du bâtiment est vide. Quelques endroits assez ludiques (comme la salle pour faire des bulles). Bon, je n'y apprend pas grand-chose. Heureusement, l'entrée est gratuite aujourd'hui (dernier samedi du mois). Nous redescendons à pied jusqu'à notre prochaine étape.

Le museo Nacional de Arte Colonial, récent, se trouve dans une belle demeure coloniale, autour d'un patio et d'une fontaine (toutes les demeures coloniales sont construites ainsi, en général sur deux étages). Il est déjà 11H ! Nombreuses œuvres présentées (peintures, sculptures...). Intéressant.

Le musée Casa de Sucre est installé dans la demeure coloniale (début du XIX siècle) de l'épouse du général Sucre (1795-1830), héros de l'indépendance de l'Equateur. La visite gratuite et guidée est très sympa. Nombreuses pièces, sur deux étages, aménagées des meubles pour la plupart d'origine. L'histoire du général, de la guerre d'indépendance et la vie de cette époque est bien présentée. Cela plaît aussi beaucoup à Deibi et Rumi.



Vue sur un quartier de Quito



Museo Casa de Sucre (début XIX S), Quito

Dans le Centro Cultural Metropolitano se trouve le musée Alberto Mema Caamaño (entrée payante et visite guidée) retrace l'histoire du pays de 1737 à 1830 par des scènes et des personnages dignes du musée Grévin. Le tout est très bien présenté. A voir absolument. A noter que les entrées des musées sont très raisonnables, environ 2 euros.

Vers 13H40 nous déjeunons rapidement mais correctement dans le quartier. Les enfants auraient bien voulu aller au McDo, mais il n'y en a pas dans le quartier colonial et le Quito moderne est loin...

A 14H, nous voilà au Museo de la Ciudad (musée de la ville), gratuit lui aussi aujourd'hui. Comme le dit mon Guide du Routard, il occupe l'ancien et immense hôpital San-Juan de Dios, fondé en 1565 et resté en activité jusqu'en 1974. Il présente l'histoire de Quito depuis ses origines. Admirable.

Jimena, une jeune amie de Christophe (un ami marseillais), que j'avais contactée plusieurs fois au téléphone, nous rejoint ensuite à la Casa del Alabado, qu'elle ne connaît pas : c'est un musée consacré aux cultures précolombiennes, fondé récemment par un couple d'amis de Christophe que je ne suis pas arrivé à joindre. Le bâtiment est superbement restauré.

Nombreux objets présentés, tellement bien préservés que je doute de leur authenticité (et pourtant...). Cela va de la culture Valdivia (vieille de 6000 ans) à celle de La Tolita (de 350 av JC à 350) et de Jama-Coaque (de 350 av JC jusqu'à 1530). Présentation souvent thématique, pas toujours évidente à suivre, mais de belles pièces, vraiment (même si je ne suis pas vraiment un amateur d'archéologie).



Casa del Alabado (museo de Arte Precolombino), Quito

Les enfants veulent absolument visiter le palais du gouvernement, de son vrai nom palais de Carondelet et construit au XVII siècle au bord de la superbe place de l'Indépendance. Jimena nous y accompagne, elle ne le connaît pas non plus (!) mais nous abandonne au bout d'un moment car l'attente est très longue. Interdites auparavant, les visites ont été voulues par Rafael Correa, le Président actuel. Groupes de 15 personnes toutes les 15 minutes entre 9 et 22H.

Nous attendons durant presque une heure et demie. Pendant ce temps, je bouquine un peu et regarde la vie locale. De petits vendeurs et de jeunes cireurs de chaussures viennent de temps en temps proposer leur service. Nous voilà enfin dans le palais, après avoir laissé passeport et cartes d'identité à l'entrée. Cela commence par une photo souvenir personnelle, au frais de la présidence et un salut au drapeau équatorien. Rafael, que j'aurais voulu rencontrer, est absent aujourd'hui, à Guayaquil paraît-il.

La visite, très intéressante, est entièrement guidée et un policier accompagne chaque groupe. Dans l'escalier qui mène au premier étage, superbe mosaïque d'Oswaldo Guayasamin sur la conquête de l'Amazonie. Nous nous rendons ensuite à la salle des ministres, à la chapelle baroque, toute dorée, et à la terrasse présidentielle d'où nous avons une belle vue sur la place de l'Indépendance. Nous poursuivons par la salle de banquet, avec sa table prévue pour 60 personnes et finissons par le salon de réception entourées des portraits des Présidents du pays, où sont présentés, dans des vitrines, les cadeaux de différents pays. A la sortie nous récupérons papiers d'identité et photos. Belle visite, les enfants, pourtant fatigués comme moi, sont enthousiastes.



Palais du gouvernement (XVII S), Quito



Mosaïque d'Oswaldo Guayasamin sur la conquête de l'Amazonie

Il est plus de 19H, nous faisons quelques courses pour le pique-nique de demain et rentrons à l'hôtel. Alors que je lis mes courriels et consulte fesses de bouc, les enfants s'endorment. Je les réveille à 21H et nous sortons pour rejoindre David au restaurant La Negra Mala où il travaille de temps en temps comme cuisinier le soir.



Vue panoramique sur la place de l'Indépendance depuis le palais du gouvernement, Quito

Dans la rue, il y a encore plus de monde qu'hier. Nombreux policiers en costume d'apparat : ceux que je photographie m'explique que 'est leur tenue du samedi. Et, comme hier, artistes, clowns, musiciens, peintres et petits vendeurs. La Negra Mala, l'un parmi les dizaines de restaurants de La Ronda, se trouve dans une vieille maison réhabilitée. L'endroit est charmant, la patronne aussi. Vicky (Victoria), la petite cinquantaine, veut bavarder avec moi et je danse même un moment en sa compagnie, moi qui n'aime pas ça. Deux musiciens, guitares, flûte et chant, interprètent des succès de la région. Ils sont fantastiques et j'enregistre même en partie leur « Commandante Che Guevara », une chanson cubaine que j'adore. Quant à la nourriture, chère par rapport à l'habituelle, elle est excellente : je m'offre un châteaubriant de 200 grammes (9 euros), cuit comme je l'aime (bleu). C'est rare de trouver ce genre de plat en Equateur. Peu de clients toutefois (c'est quand même cher pour les Equatoriens).



Au restaurant La Negra Mala, La Ronda, Quito



Musiciens au restaurant La Negra Mala, La Ronda, Quito

Nous repartons vers notre hôtel vers 22H30. Ce soir encore je serais bien resté un peu plus tard, surtout pour profiter de ces musiciens. Vicky me propose même de rester la nuit sur place ou de venir demain matin prendre notre petit-déjeuner ici (elle ouvrirait juste pour nous !). Je refuse évidemment...

A l'hôtel j'exige que les enfants se couchent tout de suite. Ils s'endorment d'ailleurs aussitôt après cette rude journée. Quant à moi, je veille encore une heure. Et j'ai bien tort...



Ethnies de l'Equateur, museo Alberto Mema



Policiers en costume d'apparat, La Ronda, Quito

Dimanche 29 : Lever vers 6H pour moi, trois quart d'heure plus tard pour les enfants. Zut, il pleuvine... Vite, nous préparons nos sacs et laissons à la réception de l'hôtel celui de Rumi où nous avons mis les affaires dont nous n'avons pas besoin aujourd'hui. Nous partons en effet faire l'ascension du Rucu Pichincha (4 696 m). Dans les rues, tout est fermé, mais un policier motard nous indique un restaurant ouvert, un peu loin.

Petit-déjeuner très moyen et plutôt cher selon les normes locales. Comme prévu, David nous rejoint vers 7H30 et nous l'accompagnons jusqu'au parking où est garé sa voiture. Il nous conduit alors jusqu'à la télécabine, un peu excentrée, à 2 850 m, et nous y laisse. 8H15, celle-ci vient de démarrer, nous sommes pratiquement seuls. Elle a été construite en 2005 par les Français, mais je n'ai pas droit à l'entrée gratuite et c'est plutôt cher (près de 7 euros l'aller-retour, moitié-prix pour les enfants qui la prennent pour la première fois). Elle est très lente aussi et nous grimpons dans la brume partielle jusqu'à 4 100 mètres.



Télécabine du Rucu Pichincha, Quito



Flore, Rucu Pichincha, Quito

Domage, la vue sur Quito est masquée. A 8H45, sous la petite pluie fine, nous commençons énergiquement notre trek vers le sommet. Les enfants devant, moi je fatigue vite, même si la journée d'hier m'a mis plutôt en forme. Ça grimpe pas mal par moment et je m'essouffle de plus en plus, à tel point que je dois m'arrêter, m'asseoir et m'allonger, pensant même plusieurs fois renoncer. Deibi et Rumi, eux, gambadent (vivant toute l'année à 2 600 m, ils sont habitués à l'altitude). Des oiseaux chantent et volètent (ils se fichent de ma gueule, non ?). Le paysage est assez désolé, hautes herbes rousses et passage de nuages de brume. A 10H, la pluie s'arrête, c'est mieux. Vers 4 300 m, la végétation se transforme en de nombreux buissons de fleurs et plantes à fleur de sol, c'est très beau.

Il faut normalement trois heures pour arriver au sommet mais, moi, au bout de trois heures, je suis effondré dans l'herbe, à 4 600 m, me demandant s'il est raisonnable de continuer. Fort mal de tête, le Dafalgan n'y change rien. Courage, je ne peux pas m'arrêter si près du but. Je prends vraiment sur moi et mettrai encore une heure et demie, longs arrêts compris, pour parcourir les derniers 100 m de dénivelé, d'abord dans du sable, épuisant, ensuite parmi les roches de lave noires et effilées, un peu plus facile (si l'on peut dire). Les enfants, patients, m'ont souvent attendu (ah, ces vieux !). Je me fais doubler par plusieurs groupes de randonneurs, qui peinent eux-aussi. 13H15, j'y suis. 4696 mètres. Hourra ! Je suis épuisé, mais j'y suis arrivé, heureux.



Flore, Rucu Pichincha, Quito



Rochers volcaniques, Rucu Pichincha



Au sommet du Rucu Pichincha (4 696 m)

Après quelques photos-souvenirs, nous déjeunons au sommet : chips, sandwiches au jambon, biscuits. Ça allègera mon sac (j'avais déjà bu plus d'un litre d'eau à la montée). La descente sera difficile au début, un peu plus facile par la suite, quoique... Elle durera plus de deux heures, à ma pauvre allure. Un peu de soleil par intermittence et quelques vues plus ou moins dégagées sur Quito, ville énorme. Petite attente pour prendre les cabines au retour. A 16H45, nous sommes en bas et prenons un taxi qui nous conduit d'abord à l'hôtel récupérer le sac de Rumi, puis au terminal de bus Carcelen-Norte, au nord de Quito comme son nom l'indique. Dans le centre colonial, de grandes pistes cyclables sont tracés dans les rues mais en trois jours, je n'ai vu que deux vélos. Il faut dire que ça grimpe et descend tout le temps ici. Notre bus pour Otavalo s'en va à 18H. Il commence à faire nuit et je ne peux bouquiner. Je sommeille durant tout le trajet sans m'endormir vraiment. Et, à 20H, nous sommes à la maison. Une heure plus tard je suis dans mon lit, profondément endormi. Quel week-end !



Brume sur le Rucu Pichincha, Quito



Vue sur Quito depuis le Rucu Pichincha

Lundi 30 : Réveil à 5H15, bonne douche tiède (pas eu le courage de la prendre hier soir). Pluie fine qui s'arrêtera rapidement (mais le ciel restera bien couvert toute la journée). Comme tous les jours de collège, les enfants partent de suite le petit-déjeuner terminé, vers 6H30. Je me mets alors sur mon ordinateur pour trier mes photos de samedi et dimanche, puis écrire mon récit. C'est long, très long, trop long. Je m'arrête 7 heures plus tard, pour déjeuner d'une soupe de pommes de terre et pâtes, puis m'y remets encore une heure.

Alberto a attrapé des cashos, qu'il a démembrés afin de les faire sécher. Le casho est un insecte assez gros qui se mange salé en apéritif. Un peu répugnant, non ? J'en ai déjà mangé ici à plusieurs reprises et même rapporté en France pour que ma famille y goûte. Il paraît que nous devons nous y habituer, à cette nourriture du futur. Ça vous dit ?).



Vue depuis le museo de la Ciudad, Quito



Un casho démembré (pour l'apéritif)

Lorsque je me lève de ma chaise pour sortir à 15H, je m'aperçois que j'ai mal aux jambes. Ça ne m'étonne pas, je m'y attendais : à la descente, les muscles utilisés pour freiner sont moins développés que les autres et, donc, fatiguent plus vite. Après une course pédestre au Roucas Blanc (à Marseille), il y a une vingtaine d'années, j'étais resté trois jours à souffrir et à marcher péniblement pour la même raison. Ah, si j'avais une bonne masseuse sous la main !

Vers 15H30, je me rends au centre commercial, où je n'arrive pas à me connecter. Je vais alors au centre de la Sissa où j'ai (si mal) diné l'autre soir. Je consomme un bon jus de mûres pour avoir le droit de me connecter. Ici la liaison est très rapide. J'y reste près de deux heures, histoire de me mettre complètement à jour.

Petit tour place des Ponchos, où le magasin où j'ai commandé des CD est déjà fermé. Il n'est pourtant pas très tard. Retour au centre commercial pour faire quelques courses pour la famille, puis achat de pains à la boulangerie et retour à la maison. Dîner de soupe et de pain. Montage télévisé intéressant sur le coup d'état de la police en Equateur le 30 septembre 2010. Rafael Correa, soutenu par l'armée, en sortit indemne. Cela fait donc trois ans aujourd'hui.



Peinture murale, Otavalo



Rumi nettoie ses chaussures, Otavalo

Mardi 1 octobre : Ciel d'un bleu limpide et, donc, il fait un peu frisquet à la mañana. Enfants au collège. J'ai passé pratiquement ma journée sur mon ordi hier. Ce matin, je m'y remets avant 8H, cette fois pour préparer un courrier pour le Guide du Routard, comme j'ai l'habitude de le faire depuis 20 ans. Ces derniers mois, je n'étais pas très content de certaines éditions récentes du GDR (Vietnam, Turquie) mais je dois avouer que celui de l'Equateur est plutôt bien fait et à jour. Trois heures après, j'ai terminé et pars faire un tour au centre.

Achat de neuf nouveaux CD et une heure d'Internet chez Jorge. Puis j'attends un bon moment le bus pour Los Lagos et, lorsque je le prends, j'aperçois à l'intérieur Laura, Rumi et Deibi. Nous arrivons chez Patrice et Blanca un peu avant 14H. Bon déjeuner qui se termine par de la gélatine, appréciée en Equateur par les enfants (bof !). Je reste là durant deux bonnes heures, Patricio me joue un peu de la guitare.

Puis Deibi et Rumi rentrent avec moi à pied à la maison avec un petit arrêt chez mes amis Zambrano. Lecture en attendant le diner, toujours frugal.



Rumi au petit matin, Otavalo



El mas guapo, Otavalo



Patricio à la guitare, Otavalo

Mercredi 2 : Nuit excellente et beau temps tout le matin. Je bouquine à la maison en attendant Hernan, en retard d'une heure, et nous allons ensemble chez un fabricant d'instruments à cordes. Hernan veut un devis pour la réparation d'une guitare bien endommagée et demande, pour Rumi, les prix des bandolinas, un instrument du pays ressemblant à une petite guitare avec un long manche et 15 cordes groupées trois par trois. Je ne sais comment ça se joue mais les musiciens l'utilisent surtout fin juin lors de la fête de San Juanito (la Saint-Jean). C'est terriblement cher (entre 180 et 350 euros).

Puis nous allons chercher Rumi au collège et déjeunons à notre pizzeria habituelle, endroit que j'aime bien. Pendant que Rumi et Hernan vont à la maison, je vais chez Jorge, une demi-heure d'Internet. Rumi m'y rejoint et nous prenons un bus pour Peguche. Là nous nous baladons jusqu'à la cascade (18 m de haut) et dans le parc environnant peuplé d'arbres centenaires. Je me rends à cet endroit sacré pour les indigènes lors de chacun de mes voyages. Nous rentrons ensuite à la maison à pied, environ 5 km, juste avant la nuit.



Bandolines, Otavalo



Rumi, cascade de Peguche



Arbres centenaires, Peguche

Je repars peu après avec Alberto, Laura, Hernan et Deibi : taxi jusqu'au terminal de bus puis bus jusqu'à Atuntaqui, à 12 km sur la route d'Ibarra. La famille m'invite dans un restaurant renommé qui ne cuisine que des truites. Quand je dis « cuisine », c'est beaucoup dire, car elles sont servies frites, entières et accompagnées de pommes de terre bouillies. C'est assez dégueulasse (déjà que je ne suis pas poisson) ! Mais, eux, ils aiment ça et, surtout, ils veulent me faire plaisir. Cela dit, que peut-on attendre d'un plat de truite qui coûte moins de deux euros ? Nous rentrons assez tôt, avant 21H, puis je travaille une heure avant de me coucher.



Rumi, cascade de Peguche



Rumi, cascade de Peguche

Jeudi 3 : Je suis triste, je repars demain. C'est la vie... Assez beau temps ce matin, mais ça se couvre peu à peu. Pas grand-chose à faire ce matin : deux heures d'ordinateur, deux heures de lecture. Patricio passe à la maison : il a été malade hier toute la journée (amygdales).

A midi, je descends jusqu'à un hôtel à 200 m de la maison, je peux me connecter à leur Wifi dans la rue. Mais ça ne dure pas et je suis obligé d'aller au centre commercial où, aujourd'hui, le Wifi fonctionne. Je rentre à la maison à 13H30, l'heure où nous déjeunons habituellement. Giovanni, le frère le plus jeune de Laura, est là, avec sa clé USB afin que je lui copie les photos où il apparaît il y a plus de dix ans.

Je repars une heure plus tard avec Hernan et Rumi voir un fabricant de bandolines mais, pas de chance, il est absent. Rumi m'accompagne alors faire mes dernières petites courses. Puis encore une heure d'Internet au centre commercial, ça marche bien.... Je prépare comme je peux ma journée de samedi à Amsterdam. En effet, mon vol KLM de Quito arrivera à 13H05 et celui pour Marseille sera à 20H35. Donc 7H30 de transit et au moins 6H de dispo. Soit je resterai à l'aéroport dormir et bouquiner, soit je me rendrai en train au centre d'Amsterdam me balader et visiter un ou deux musées. Selon mon humeur...

Retour à la maison, je termine mon bouquin, que j'ai énormément apprécié : « Le neveu d'Amérique », du Chilien Luis Sepulveda. Une petite merveille.

Dîner simple, mais dîner de fête pour me remercier de ma présence. Dehors il se met à pleuvoir. Tristesse.

La soirée passe, et il me faut me coucher...



Peinture murale, Otavalo



Repas d'au revoir, Otavalo

Vendredi 4 : Il fait plutôt beau, mais il pleut dans mon cœur. Les enfants partent au collège et me font leurs adieux, cela me touche beaucoup (trop). Alberto part aussi travailler. Alors je me prépare et boucle mon sac. A 9H30, pour une dernière connexion à Internet, je me rends d'abord au centre commercial (fermé), puis au restaurant Sissa (ne fonctionne pas) et enfin chez Jorge (ça marche !). Puis je rejoins le terminal où me rejoint Hernan, avec mon sac à dos (merci Hernan), puis Laura, sans Rumi qu'elle est allée chercher au collège mais qu'on n'a pas laissé sortir. Lui qui voulait m'accompagner à l'aéroport doit être déçu.

Après les aurevoirs à Laura, Hernan prend le bus pour Quito avec moi, à 10H30. Nous descendons du bus 1H20 plus tard, à Guayllabamba pour en reprendre un autre. Une demi-heure plus tard nous voilà à El Quinche où nous déjeunons de poulet braisé (bof) et visitons l'église San Pedro qui est un lieu de pèlerinage (miracles). Nombreux ex-voto sur les murs. De là, à 14H, autre bus jusqu'au carrefour de l'aéroport, à 30 minutes, puis dernier bus pour l'aéroport tout proche, à 10 minutes. C'est assez compliqué, cela prend du temps pour parcourir moins de 100 km, mais le tout n'a coûté que deux euros par personne. Hernan ne connaît pas cet aéroport. Après m'avoir accompagné jusqu'à l'enregistrement, il me laisse et va le visiter, puis retournera à Otavalo.



Place et église San Pedro de El Quinche



Au nouvel aéroport de Quito

Les formalités sont assez rapides. Il me reste un peu de monnaie, mais les prix ici sont de folies. Un peu de Wifi gratuit avant d'embarquer. Mais un appel me demande à l'embarquement. Avec d'autres passagers, je dois accompagner une employée contrôle des bagages de soute. Il y a foule ici et des douaniers ouvrent les bagages, dont le mien. C'est la première fois que cela m'arrive en presque 1000 vols ! Et moi qui croyais qu'il y avait plus de drogue à Amsterdam qu'à Quito ! Une demi-heure de perdue.

Encore 10 minutes d'Internet avant d'embarquer pour mon vol KLM de 15H55. Qui ne décollera qu'à 16H25, avec une demi-heure de retard. Le Boeing 777-200 est presque complet et la clim ne marche visiblement pas, je transpire à grosse goutte. Vive KLM ! Atterrissage à Guayaquil à 17H, retard presque récupéré (?). Il faut obligatoirement débarquer (l'avion va être nettoyé) et passer par le contrôle des bagages et des corps (c'est chiant). Attente de 70 minutes avant de réembarquer dans le même avion. Wifi gratuit (ça c'est bien).

Nous décollons de Guayaquil à 18H45, presque à l'heure. Aurevoir, Equateur ! J'ai trouvé trois places libres, en plus en catégorie Economie Comfort (normalement supplément très cher). Cette catégorie offre plus de place pour les jambes et des sièges qui se penchent un peu plus. Mais, après le décollage, on me demande de me décaler d'un siège, toujours dans la même catégorie, pour qu'un autre voyageur puisse s'asseoir ; je ne pourrai plus m'allonger comme je l'aurais voulu. Mais c'est tout de même mieux que la catégorie normale. Tout petit écran, sur lequel on devine plus qu'on ne voit. Quant au repas, il n'est pas formidable, drôle de saveurs (venues de Hollande, ça passe mal...). La sympathique hôtesse est plantureuse, blonde, une vraie Hollandaise d'1,80 m et 120 kg qui a juste la place de passer dans le couloir.



Drapeau équatorien



Blason équatorien



Décoration équatorienne

Samedi 5 : Après avoir regardé (deviné) un film, *White house down*, j'ai pu dormir un peu plus de 5 heures, ce qui est excellent pour moi dans un avion. En fait, réveillé un peu trop tôt, deux heures avant l'atterrissage, pour un exécration petit-déjeuner. Mais l'hôtesse est si charmante (pourvu qu'elle ne me tombe pas dessus !).

Atterrissage à Amsterdam à 12H55, après 11H10 de vol depuis Guayaquil (avec le décalage horaire de 7 heures, il n'est actuellement que 5H55 en Equateur). Trente minutes de Wifi gratuit, puis je prends le train puis le tramway pour me rendre au centre d'Amsterdam. Chance : il fait beau !

Je (re)visite le beau musée Van Gogh (rien à voir avec les toilettes), un peintre que j'aime bien, principalement pour ses couleurs. Puis je me balade dans le centre piétonnier. Beaucoup de cyclistes aussi. C'est beau, c'est vivant, c'est très commerçant. Il y a foule.



I Amsterdam



Les buveurs (Van Gogh, 1890), musée Van Gogh

Et tous ces canaux, quelle merveille ! Dans une boutique je goûte tous les fromages de Hollande et en achète. Certains sont bien plus savoureux et beaucoup moins coûteux que le nôtre (de Hollande). Je veux visiter la vieille église, la caisse vient de fermer et la caissière refuse !

A côté, des femmes bien dévêtues se montrent en vitrine. L'une d'elle pourrait être la petite sœur de mon hôtesse, le gabarit est le même, mais celle-ci est noire. Elle m'invite à rentrer chez elle ; désolé, je n'ai pas le temps ! Il faut que je me préserve, hâtif... Tiens, il y a même un Moulin Rouge par ici !

Je reviens à l'aéroport par le train et y suis un peu avant 19H. Quel bel après-midi ! L'Airbus A319 d'Air France pour Marseille décolle à l'heure, 20H40. J'ai de la place, il est à moitié vide.

A 22H30, je foule la terre provençale quittée il y a un mois. Il fait 20°, pas de vent, c'est agréable. Mon sac arrive rapidement. Bus pour la gare Saint-Charles, métro.

Mai-son, mai-son !



Un canal, Amsterdam



La gare centrale, Amsterdam

Dimanche 6 : Nuit difficile, décalage horaire oblige. Et puis mes amis d'Equateur, ma seconde famille, sont loin. Je pense à mes filleuls, qui comptent sur moi.

Je n'ai pas fait grand-chose en Equateur cette année, à part profiter d'eux. La prochaine fois (2015 ?) il faudra que je m'organise autrement : prendre deux mois, dont une partie durant leurs vacances scolaires (juillet). Et visiter des endroits que je connais moins, par exemple le sud (région de Loja). Être aussi en meilleure condition pour grimper d'autres volcans. Mais je vieillis...

Mais en attendant, en attendant... que me réserve la vie ?



Avec mon filleul Rumi, Otavalo



Mon filleul Erick en uniforme, Sua

-- FIN --